



Collections
thématiques,
c208

**TOUT, TOUT,
VOUS SAUREZ TOUT...
SUR LE TAILLEUR.**

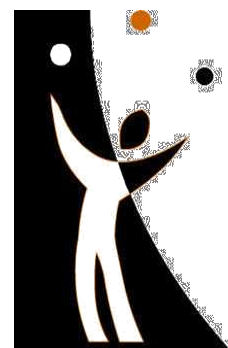
**Passages de l'œuvre de Rudolf Steiner
en rapport à l'exemple du tailleur
dans la société moderne de division du travail**

ÉDITION FRANÇAISE

Conception, traductions et révisions
François Germani

État v. 02 au 1 avril 2024
Institut pour une tri-articulation sociale
Atelier francophone

Adresse en ligne du document :
<http://www.triarticulation.fr/Institut/FG/208.html>



Prévu pour lecture à l'écran ou liseuses « e-ink », par le choix d'une police de 14, le présent document au format PDF est conçu pour une impression optimum au format A5 à l'aide d'un logiciel gérant une impression en livret sur du papier standard A4 qu'il faut ensuite plier en deux, voir relier (avec une bonne aiguille et un gros fil solide) puis massicoter (une bonne règle si possible métallique et un couteau très bien affûté, vont aussi)

Voir la page d'aide à l'impression : <http://www.triarticulation.fr/AM/AideImp.html>

Il peut néanmoins être imprimé en totalité ou partie (de préférence recto verso) au format A4. La police de 14 donne alors des caractères relativement grands (qui peuvent être utiles aux vues déclinantes...).

Il est aussi possible d'obtenir un « cahier » A4 par impression en livret A4 si l'on dispose d'une machine pour papier au format A3 (grosses photocopieuses).

Les gros volumes sont scindés en plusieurs fascicules pour faciliter l'assemblage.

Sinon, nous pouvons aussi le faire pour vous à un prix modique auquel s'ajoutera les frais d'envoi.

Nous consulter.

A propos des publications de l'œuvre de Rudolf Steiner sous forme de conférences

Les œuvres écrites et publiées par Rudolf Steiner (1861-1925) constituent la base de la science de l'esprit d'orientation anthroposophique. Parallèlement, il a tenu de nombreuses conférences et cours entre 1900 et 1924, aussi bien en public que pour les membres de la Société théosophique, puis anthroposophique. A l'origine, il souhaitait lui-même que ses conférences, toutes tenues librement, ne soient pas consignées par écrit, car elles étaient conçues comme des "communications orales non destinées à être imprimées". Mais après que des transcriptions d'auditeurs incomplètes et erronées aient été réalisées et diffusées, il s'est vu contraint de réglementer la transcription. Il confia cette tâche à Marie Steiner-von Sivers. C'est à elle qu'incombaient la désignation des sténographes, la gestion des transcriptions et la révision des textes nécessaire à l'édition. Comme Rudolf Steiner, par manque de temps, n'a pu corriger lui-même les réécritures que dans de très rares cas, il faut tenir compte de sa réserve à l'égard de toutes les publications de conférences : "Il faudra seulement accepter que des erreurs se trouvent dans les modèles que je n'ai pas relus".

Après la mort de Marie Steiner (1867-1948), la publication d'une édition complète de Rudolf Steiner a été entamée conformément à ses directives. Le présent volume fait partie intégrante de cette édition complète. Si nécessaire, des indications plus précises sur les documents textuels se trouvent au début des notes.

Table des matières

Introduction à la collection n° sur « tailleur ».....	4
Nom propre dans une critique de théâtre.....	6
Le tailleur de village fait un costume de mariage pour que l'argent y reste	7
Un tailleur parmi d'autres prétendants/amants.....	7
Un atelier de tailleur lors d'un congrès théosophique.....	8
Ce serait mal si chaque théosophe voulait aussi devenir un disciple occulte. <i>Ce serait comme si tout le monde devait devenir tailleur par besoin de vêtements</i>	8
Nom propre... du fondateur d'une des branches de Strasbourg.....	9
Nom propre.....	9
Fable : le tailleur missionné par le roi auprès des géants.....	10
Le tailleur parmi d'autres devrait cultiver un intérêt purement intérieur et dés-intéressé pour accéder à de nouvelles facultés.....	11
Croyance, addiction à l'autorité en matière de pensée et de... tailleur ou cordonnier !.....	11
.....	13
Le temps des tailleurs de village est révolu. Maintenant la nature se continue dans l'ordre social, produisant en soi.....	14
En produisant sur commande, le tailleur de village évitait-il cancer social et animalisation à l'humanité ?.....	14
Le tailleur de village ne produisait que sur demande contrairement à l'actuelle production pour le marché qui prolonge la nature.....	15
Des humains qui, n'étant pas tailleurs, ne savent pas coudre un bouton. Ils doivent retrouver le chemin de l'esprit.....	16
Se laisser fabriquer une veste par un tailleur qui est façonnée pour que tous les humains puissent la porter ?.....	16
Le tailleur comme illustration du juste placement d'une loi (juridique) à une « fonction" (dans le réel).....	17
Au tailleur se dévoile la superstructure mensongère égoïste placée au-dessus de la structure inférieure altruiste réelle.....	18
Quand un tailleur se fait une veste, elle est un moyen de production.....	20
...« Le tailleur » dans le livre « Les fondements », vache, lait et division du travail, circulation des moyens de production.....	20
Toujours dans les « fondements » : ... costume de tailleur, moyen de production de tailleur.....	21
La vie du tailleur aussi doit s'orienter à changer si on change les conditions.....	23
Un artiste et non un tailleur : l'impressionnisme comme moyen de détourner une pathologie du corps ?.....	23
Cette triarticulation de l'organisme social naît comme quand on a appris à coudre une veste en tant que tailleur.....	24



Dans une note pour la page 51 reprenant la citation (13) déjà mentionnée : l'illusion de croire que le résultat de mon propre travail me revient.....	25
Dans réponse à question : pour le tailleur les pièces d'un costume forment une unité.....	25
On ne peut pas se faire botter par le tailleur... et se fournir en vision du monde autrement que chez l'initié.....	26
Des fonctionnaires, des fabricants, des charpentiers et des tailleurs, mais - pas d'humains.....	26
Dans la vie, le théoricien est devant une exigence plus grande que le tailleur....	27
Et maintenant les explications du cours et du séminaire d'économie.....	27
19220726 – ga340 – p. 44-46 - Dornach.....	27
19220727 – ga340 – p. 51-52 - Dornach.....	31
19220727 – ga340 – p. 65-66 - Dornach.....	32
19220802 – ga341 – p. 43-45 - Dornach.....	33
19220802 – ga341 – p. 48 - Dornach.....	35
Le tailleur, la maxime de Kant et de biens d'autres.....	35
On peut calculer que la veste que le tailleur fabrique pour lui-même est moins chère. Mais ce n'est qu'un leurre.....	36
Seuls les tailleurs peuvent coudre les boutons de pantalon... et ne verront pas leurs membres s'atrophier au profit de la tête ?.....	37
Société anthroposophique et anthroposophie, une question de tailleur !.....	37
Le tailleur et ses vies.....	38
Médecin et enseignant, les deux « tailleurs » d'une seule et même veste.....	39
Tous tailleurs par besoin de vêtements ?.....	40

Introduction à la collection n°208 sur « tailleur »

L'exemple du tailleur a été développé lors du cours d'économie et de son séminaire l'été 1922. Il reste aujourd'hui encore une sorte d'écueil pour la pensée ordinaire.

Et cela d'autant plus lorsqu'il est amené pour montrer que c'est bien la division du travail moderne (déjà présentée en 1908 par R. Steiner, comme loi sociale principale) qui nécessite l'abolition du salariat.

C'est le sujet le moins porté par les triarticulateurs et soi-disant « anthroposophes » depuis que R. Steiner, même avant l'incendie du Goetheanum, mette de côté la tentative entreprise dans le domaine politique, pour recentrer ses efforts dans la reconstruction du mouvement spirituel en danger avant de quitter le monde visible.

Depuis, l'opinion dominante, voit dans les conquêtes sociales autour du salariat, la sé-



curité de celui qui n'accède pas vraiment au « capital » (au moyen de production en réalité). Et cela commence par le sol où chacun pose pourtant les pieds quelques temps après sa naissance.

Tant et si bien, qu'un jeune ami me demandait récemment :

« L'évolution de ce ressenti de dégoût de la force de travail fait comme marchandise ne s'est-il pas désenflé depuis un siècle ? »

Peut-on encore trouver une assise de ce "mouvement social moderne", ressentant comme véritablement une question de dignité humaine l'exigence de ne plus faire de la force de travail une marchandise, sur laquelle aujourd'hui s'appuyer ? »

Comme le dit S. Coiplet dans son support aux séminaires d'introduction à la triarticulation sociale (Question fondamentales de triarticulation, collection 01) le soi-disant « contrat de travail » cacherait en fait que la loi, par un domaine du droit véritable (pas l'actuel état unitaire se mêlant de tout) devrait permettre les conditions d'un véritable « contrat de partage » des résultats de la production commune entre employeur et employé.

Je constate moi-même, que ça reste le sujet auquel les participants opposent le plus de réticences et questions même seulement d'abord « théoriques » (contrairement à la démarchandisation du capital qui recueille quand même un tel assentiment, cependant sans déboucher vraiment sur un vrai mouvement social en ce sens – au moins en France).

Voyons donc, par ordre historique, les passages où Steiner parle des tailleurs (sans nous attarder trop aux « Schneider » qui en ont hérité leur nom de famille).

Sans forcément atteindre le profond changement de position de l'individu à la communauté que l'on devrait selon Steiner, à la « division moderne du travail », on verra quand même s'avancer un plus distinctement, comment s'articulent, voire se tri-articulent, pour lui, les composantes essentielles que sont capital, travail et marchandise.

Et peut être bien que ma réponse à mon jeune ami s'en trouve confirmée :

« Peut-être que le chemin de la conscience de notre dignité individuelle dans la société se serait-il allongé entre-temps ? »

Mais peut-être qu'une reconquête sera un jour possible.

Le fil des passages orientés sur le thème du « Schneider (tailleur) », laisse quand même affleurer un apparemment implicite chez R. Steiner, quand à la dignité spirituelle de l'humain s'incarnant.

Je propose ici quelques liens vers des paroles qui ne sont certainement des phrases creuses :



- [passage 1](#) - Laisser vivre le travailleur prolétaire du produit de sa force de travail se-rait perturbateur dans la vie de l'économie.
- [passage 2](#) - La veste ne peut plus être fabriquée par le tailleur pour sa seule consom-mation personnelle, elle est un moyen de production .
- [passage 3](#) - Si l'on place au-dessus de cette structure inférieure qui se réalise elle-même, cette superstructure par laquelle on s'approprié de manière égoïste les fruits qui reviennent à la collectivité, on met au monde ce que j'aimerais appeler un men-songe réel.
- [passage 4](#) - A la question du sol est liée celle de l'argent. Vous tous possédez de facto un bout de foncier. Ce que vous possédez sinon n'a aucune valeur réelle si ce n'est pas couvert par un morceau de sol. On doit calculer : un certain territoire divisé par le nombre d'humains qui y vivent. Que vous ne possédiez pas réellement ce terrain est une imposture. Cela est rendu inopérant par des droits. Ainsi, les conditions du sol sont liées avec l'humain individu. La terre est moyen de production
- [passage 5](#) - On ne peut pas travailler pour soi-même. On ne peut que travailler pour les autres et faire travailler les autres pour soi. Mais on peut créer des institutions qui contredisent l'essence de la division du travail
- [passage 6](#) - L'organisme économique, livré à lui-même dans l'association à l'orga-nisme de droit, sépare complètement les rapports monétaires des rapports de travail fondés sur le droit. Les rapports de droit ne pourront pas avoir d'influence immé-diate sur les rapports monétaires. Le rapport de droit entre le chef de travail et l'ou-vrier ne pourra pas du tout venir unilatéralement à l'expression dans la valeur moné-taire, car celle-ci, après la mise de côté du salaire, n'est que la mesure pour la valeur mutuelle des marchandises (et des prestations)

On trouve probablement l'axe de ces citations, replacées préalablement dans leur contexte, par une vision tentant *vraiment* de surmonter la classique opposition capi-tal – travail qui est bien celle :

1 - des possédants

- propriétaires de moyens de production,

du sol à l'actionariat -

2 - et des prolétaires

- au sens strict ceux qui n'ont que leur force de travail,

(et n'ont au mieux qu'un salaire, et pas d'accès aux moyens de production autrement que par location aux précédents) -.

Capital et travail sont tous deux marchandisés par la conscience actuelle au côté des vraies marchandises consommables.

La gabegie de ces dernières assurant à la fois l'étourdissement de la classe moyenne formant l'opinion et accédant au panachage des deux par la marchandisation des droits dans les pays déjà suffisamment développés.



Et la question écologique mondiale pour tous.

Notons pour finir cet aparté, que d'autres passages (hors lien à notre « tailleur » pourraient conforter ce qui affleure là.

Je pense notamment à un passage où R. Steiner dit explicitement, face au projet étatique marxiste, qu'il préfère de loin un « tous propriétaires », à « un tous prolétaires »

(<http://www.triarticulation.fr//Institut/FG/SamF/07186258261199015121918.html> §35),

ainsi qu'un autre que je ne retrouve malheureusement pas, où il semble évoquer que de grandes exploitations agricoles pourraient aussi être possibles si besoin par regroupement de nombreuses petites « possessions ».

F

1889- ga 29-p. 234

Nom propre dans une critique de théâtre

Les gens qui ressemblent à ceux de la pièce de Fulda ne nous intéressent pas plus dans la vie que ce que l'auteur nous présente. Fulda nous en dit autant sur eux que nous souhaiterions en savoir sur eux. Un plus grand approfondissement des caractères et des implications donnerait, à mon avis, une impression de lourdeur. Je considère la manière spirituelle et légère de jouer avec les personnages et les actions comme une excellente qualité de l'auteur des "Amis de jeunesse". Je pense cependant que seule une représentation aussi excellente que celle du Deutsches Theater de samedi peut donner à la pièce l'effet que je viens de décrire. Les quatre amis d'enfance ont trouvé en Messieurs Nissen, Rittner, Sauer et Thielscher quatre interprètes qui ont magnifiquement exprimé les intentions de l'auteur. Et les perturbateurs féminins étaient bien caractérisés par les dames Trenner, **Schneider** et Eberty. Si Mademoiselle Lehmann avait réussi à interpréter la sténographe avec tant de grâce que l'on aurait pu croire davantage à la conversion de l'adversaire Martens, il n'y aurait pas eu la moindre objection à la représentation.

1889-ga029-p. 269 - Dans ce second passage de critique de théâtre, pointe déjà un sujet d'économie :

Le tailleur de village fait un costume de mariage pour que l'argent y reste .

Le petit drame de Paul Ernst, "Lumpenbagasch", qui suivait la "Chouette", n'était pas moins intéressant. Le milieu des chiffons, l'esprit des chiffons, le destin des chiffons ne peuvent pas être mis en scène de manière plus naturaliste qu'Ernst ne l'a fait. Lise Kramer est une enfant de village aimable, naïve, qui suit sa nature et qui, pour cette raison, met au monde à tout moment un enfant illégitime. L'instituteur du village est un homme soucieux du bien-être de sa communauté. Pourquoi ne caserait-il pas la pauvre Kramer avec Arendt, un chiffon ivrogne qui sera heureux si la commune lui



donne vingt écus pour qu'il conduise la mère de cinq enfants dans son foyer situé dans la maison des pauvres et constitué d'une chaise à porteurs. Mais laisser les vingt thalers aller à la ville voisine où vit Arendt : le brave écolier du village n'est pas si bête. Pour lesdits thalers, le tailleur du village doit confectionner un beau costume de mariage pour le marié, afin que l'argent reste dans la commune. Dans de telles conditions, il semble toutefois préférable pour les jeunes mariés de continuer à assurer la reproduction de l'humanité sans la bénédiction de l'instituteur du village. Paul Ernst se montra un excellent caractérologue. La famille nombreuse du village, l'alcoolique Arendt qui, en 1870, a bien rempli ses obligations militaires, l'écolier du village et le tailleur qui s'occupe des ornements du mariage sont tous décrits avec assurance. Emma Sydow dans le rôle du pauvre du village, Max Reinhardt dans celui de l'écolier, Seideneck dans celui du pauvre de la ville, de l'ivrogne et du marié forcé, ont fourni des prestations remarquables.

18890218 – ga 029 – p. 328 - Toujours théâtre :

Un tailleur parmi d'autres prétendants/amants

Cette Pauline König est au centre du nouveau drame de Hirschfeld, qui a été représenté pour la première fois le 18 février au Deutsches Theater. Elle est servante chez Sperling. Walter Sperling est peintre. Il mène avec sa femme - et son enfant - une véritable vie de bohème. La vie est très animée, on doit payer le loyer et d'autres choses, mais on a le cœur sur la main. Lorsque, par exemple, Madame Suhr, conseillère sanitaire, se présente chez les Sperling pour s'enquérir de sa bonne, qui avait autrefois servi dans la maison du peintre et chez qui elle croit avoir remarqué une tendance à la malhonnêteté, on lui répond : eh bien, elle n'était justement pas honnête, mais elle nous a intéressés "en tant qu'être humain". C'est donc en tant qu'être humain que Pauline intéresse les Moineaux. Et elle est aussi intéressante pour le spectateur du drame. Dans sa cuisine, lieu de la pièce, cinq amants vont et viennent : un conducteur de tramway, un tailleur, un facteur de paquets, un professeur de gymnastique et un serrurier d'art. Elle ne fait que "plaisanter" avec les quatre premiers ; mais nous remarquons tout de suite qu'elle est sérieuse avec le serrurier. Elle ne prend pas la vie trop à la légère ; c'est pourquoi elle va parfois un peu loin avec chacun des amants ; et le bon serrurier a toutes les raisons d'être jaloux de son amour fou. Dans un dancing de la Hasenheide, Pauline joue le premier rôle. Tous ses amants lui courent après. Au troisième acte, la tempête éclate. Le serrurier ne peut plus supporter qu'elle se fasse courtiser et recevoir par d'autres. Les amants se tapent dessus et les hautes autorités doivent intervenir sous la forme d'un protecteur, figure populaire dans l'Etat moderne. Le serrurier vient de perdre la tête. Non seulement il se bat avec ses rivaux, mais il en appelle même aux parents de Pauline. Ils doivent redresser la tête de leur fille. Car il est sincère avec elle et ne peut pas vivre sans elle. On peut comprendre que Pauline lui en veuille. Mais c'est justement ce pas extrême qui mène à la compréhension. Les deux comprennent.....

1907 – ga284 – p. 30



Un atelier de tailleur lors d'un congrès théosophique

Dionysos était une charmante jeune fille, mi-italienne, mi-polonaise, qui arriva la dernière et parla d'abord avec un accent qui nous fit sursauter. Elle était certes gentille, mais extrêmement maladroite, et l'apothéose finale risquait de tomber à l'eau à cause d'elle. Il fallait donc travailler intensivement avec elle tous les jours et lui apprendre l'essence de la prononciation allemande. De ce fait, ma voix, déjà épuisée par une toux et par le fait de parler sans cesse pendant les répétitions, se retrouva dans un tel état que j'étais complètement enrouée pendant la dernière semaine et que je craignais de ne pas pouvoir parler lors de la représentation, d'autant plus que je n'avais pas la possibilité de me soigner et de me soustraire à toutes les autres obligations. Outre mes fonctions de secrétaire de la section allemande et du bureau du Congrès, nous avons dû mettre en place, seulement pour ce congrès deux ateliers de peinture (pour les coulisses), un atelier de tailleur (même les costumes ont été faits selon les instructions du Dr Steiner par nos membres), et finalement deux autres ateliers supplémentaires, où nos membres ont travaillé pour la décoration de la salle (le temple plus tard, d'après les dessins du Dr Steiner). Cela a donné un aller-retour comme dans une fourmilière - partout une hâte fiévreuse, parce qu'on s'est précipité dans les grandes taches seulement quand on était vraiment sûr - plus ou moins - qu'on pouvait jouer. »

19070920 – ga264 – p. 039-040

Déjà la division du travail ? :

Ce serait mal si chaque théosophe voulait aussi devenir un disciple occulte. Ce serait comme si tout le monde devait devenir tailleur par besoin de vêtements.

Par la façon dont la théosophie doit être diffusée à notre époque se font seulement valoir trop facilement des malentendus sur ses fondements, par exemple sur l'occultisme et son exercice/entraînement. Un tel malentendu est, par exemple, que la théosophie doit pousser chaque humain qui l'adopte, sous quelque forme que ce soit, à la formation/l'entraînement occulte. Mais ce n'est pas du tout le cas. Les vérités occultes ne peuvent être trouvées que par ceux qui ont été formés à l'occultisme ; elles peuvent être comprises par le raisonnement analytique humain tout à fait ordinaire. Et elles peuvent aussi être appliquées dans la vie en raison d'une telle compréhension acquise par les forces de l'âme ordinaires. Moi-même, je n'enseignerai jamais publiquement quelque chose qui, si elle est trouvée par des moyens occultes, ne pourrait être comprise par les forces ordinaires de l'âme, si seulement on veut les appliquer. La théosophie est nécessaire à notre époque, et l'humanité, au stade actuel de son développement, devrait sombrer dans l'absolue odie et la stérilité universelle, si la théosophie ne lui arrivait pas comme un puissant courant de force. Mais ce serait mal si chaque théosophe voulait aussi devenir un disciple occulte. Ce serait - pardonnez cette comparaison triviale - exactement comme si, parce que tous les humains ont besoin de vêtements, chacun devait devenir tailleur. La théosophie est nécessaire à tout le monde, à certaines conditions ; la formation ésotérique à quelques-uns.



Nom propre... du fondateur d'une des branches de Strasbourg

Président : Carl **Schneider**, membre depuis février 1908, a fondé la branche Strasbourg II en octobre 1909.

[...] La loge Novalis de Strasbourg va devoir aller dormir ; les membres veulent retourner chez Oehler. Ils disent qu'ils ne savent pas vraiment pourquoi ils se sont séparés, et le président **Schneider** pense qu'en deux ans il pourra comprendre ma "théosophie". N'est-ce pas : un bel aspect ! En attendant, il interprète les cycles sur Jean Ev.

Nom propre

IMAGES DU TEMPS A propos des essais de Camillo **Schneider** sur les questions de la doctrine de l'âme. Celui qui suit la vie spirituelle de notre époque a toujours l'occasion de voir comment la science officielle est poussée par ses propres conceptions dans la direction où se meuvent les efforts de la science secrète et de la mystique sérieuse. Par préjugé, elle ne veut même pas se prêter à un examen, même superficiel, de ces aspirations et, inconsciemment, elle en fournit continuellement les pierres de construction par ses propres moyens. Depuis quelque temps, des articles du Dr Carl Camillo **Schneider** sur certaines questions de la doctrine de l'âme paraissent dans différentes revues. Nous ne citerons ici que les détails de deux de ces publications. Il n'est pas nécessaire d'entrer dans une discussion détaillée des essais pour les objectifs poursuivis ici. Il suffit de dire que **Schneider** se sent obligé, par ses considérations scientifiques, de recourir à l'hypothèse d'un "espace à quatre dimensions". Mais la science secrète ne considère l'espace tridimensionnel que comme quelque chose qui appartient au monde des sens physiques extérieurs, alors qu'elle parle d'espaces multidimensionnels lorsqu'elle discute d'objets du monde psychique (astral) et spirituel (mental). Pour montrer à quelles affirmations **Schneider** arrive, citons quelques passages de ses essais.

Fable : le tailleur missionné par le roi auprès des géants

- Le roi était alors très croyant et dit : "Si tu as fait cela, tu peux aussi me rendre un plus grand service. Chaque année, de grands et forts géants viennent dans notre pays. Personne ne peut les tuer ou les chasser ; peut-être peux-tu le faire ? - Le tail-



leur répondit : "Oui, je le ferai, si vous me donnez votre fille pour épouse. - Le roi tenait beaucoup à ce que les géants soient chassés ; il le promit et le tailleur se laissa encore faire. Quand arriva le moment où les géants devaient réapparaître, il prit toutes sortes de choses que les géants aiment manger et boire et alla voir les géants. Mais en chemin, il prit encore un morceau de fromage et une alouette et arriva chez les géants avec ses nombreuses affaires, le morceau de fromage et l'alouette. Les géants dirent : "Nous sommes de retour pour lutter contre le plus fort ; personne ne nous a encore vaincus ! - Le compagnon répondit : Eh bien, je vais vous combattre une fois ! - Tu vas te faire mal voir ! - dit un géant. Et le tailleur répondit : Montre donc ta force et ce que tu sais faire ! - Le géant prit une pierre et la broya entre ses doigts. Puis il prit un arc et une flèche et lança la flèche en l'air, si bien qu'elle ne redescendit qu'après un long moment. - C'est là que vous verrez ma force ! Si vous voulez vous battre avec moi, vous devez venir avec autre chose. - Le tailleur prit une petite pierre et l'enduisit secrètement d'un peu de fromage, et quand il appuya avec ses doigts, le fromage jaillit. Il dit alors au géant : Je peux faire sortir de l'eau de cette pierre, et toi, tu ne peux pas ! - Cela fit une forte impression sur le géant, qui comprit qu'il savait faire autre chose que lui. Le tailleur prit aussi un arc et des flèches, mais pendant qu'il tirait, il laissa s'envoler l'alouette, qui ne revint pas. Il dit alors au géant : Ta flèche est redescendue, mais j'ai tiré si haut qu'elle ne redescend plus du tout ! - Les géants furent surpris de voir qu'il se trouvait encore un homme fort et lui dirent : "Ne veux-tu pas devenir notre camarade ? - Il a accepté. Il était certes petit, mais c'était une bonne augmentation. Ils l'accueillirent donc dans leur camaraderie et il resta quelque temps avec eux. Mais ils trouvèrent monstrueux qu'il y ait là un plus fort qu'eux et, un jour qu'il était éveillé dans son lit, il entendit qu'ils décidaient de le tuer. Il prit alors ses précautions. Il prépara un grand repas avec ce qu'il avait apporté. Les géants mangèrent et burent jusqu'à ce qu'ils n'en puissent plus et qu'ils aient perdu la raison. Mais ils s'étaient bien gardés de le tuer. Il prit une vessie de porc, la remplit de sang, se l'attacha sur la tête et se coucha avec. Le géant qui avait été désigné pour le tuer vint le piquer et quand le sang s'écoula, les géants furent très satisfaits car ils étaient maintenant débarrassés de lui. Ils se couchèrent et s'endormirent. Le tailleur sortit alors du lit et tua les géants endormis l'un après l'autre. Puis il alla voir le roi et lui raconta comment il avait tué les géants l'un après l'autre. Le roi tint parole et lui donna sa fille en mariage, et le tailleur se maria avec la fille du roi. Le roi s'étonna beaucoup de la force de son gendre. Mais ni le roi ni la fille ne savaient qui était vraiment l'homme qui était venu, si c'était un tailleur ou le fils du roi ? Ils ne le savaient pas alors. S'ils ne l'ont pas appris depuis, c'est qu'ils n'ont pas de raison de le faire.

19090211 – ga057 – p. 257 - Berlin

Le tailleur parmi d'autres devrait cultiver un intérêt purement intérieur et désintéressé pour accéder à de nouvelles facultés.

Triarticulation : nous devons trouver satisfaction dans le monde lui-même. C'est



soin d'apprendre ceci ou cela ? Ils ne peuvent pas utiliser ça dans la vie pratique. — Ce principe de ne considérer que ce qui est nécessaire est le principe le plus non pratique. Il doit y avoir pour un humain, quand il veut penser selon la vie pratique, des domaines où la pure activité pensante lui donne satisfaction. Si un humain, qu'il soit ce qu'il veut : ingénieur mécanique, peintre, poète, philosophe, maçon, menuisier, chausseur, tailleur — s'il ne trouve pas de temps, soit-il aussi seulement court, de propulser n'importe quoi qu'il fait seulement purement pensant et qui le satisfait — par exemple réfléchi à certaines questions sur lesquelles il est curieux ou sur des pendants de vie qui n'ont rien à avoir à voir avec sa profession -, s'il ne trouve pas un tel domaine, il peut toujours seulement rester en des voies déviées. Mais s'il trouve une telle chose qu'il ne fait qu'à cause de son intérêt intérieur, alors il a quelque chose qui exerce un grand, fort effet sur lui» quelque chose qui affecte l'organisation plus subtile, la structure plus subtile de son organisme. Jamais les choses qui nous lient à la vie ne nous rendent esclaves, l'utilisation de nos capacités nous prennent des forces de vie. Mais les choses que nous ne propulsons que de notre satisfaction, elles nous créent des forces vitales, elles nous créent de nouvelles facultés, qui entrent dans la meilleure organisation de notre être et augmentent notre éducation, augmentent la structure plus subtile de notre organisme. Ce n'est pas en travaillant pour le profit/l'utiliser, ce n'est pas en travaillant pour le monde extérieur, mais c'est en travaillant pour notre satisfaction que nous créons quelque chose qui nous permet de progresser d'un niveau d'évolution. Si nous revenons à la pratique avec cette articulation plus fine, cela se répercute sur la pratique, et chacun peut voir que c'est juste.

19140121 – ga151 – p. 27-28 - Berlin

Croyance, addiction à l'autorité en matière de pensée et de... tailleur ou cordonnier !

Eh bien, on ne réfléchit pas au fait qu'il s'agissait de gens à peu près intelligents, qui auraient pu être attentifs à beaucoup de choses que l'on trouve chez eux comme contradictions, on n'y pense pas davantage. Mais on se félicite d'autant plus de pouvoir "penser". On peut donc réfléchir à ce que les gens ont pensé, et on est persuadé qu'on trouvera soi-même ce qui est juste. Car aujourd'hui, on ne peut pas se fier à l'autorité ! C'est contraire à la dignité de la nature humaine. On doit penser soi-même. Dans le domaine de la pensée, on le tient absolument ainsi. Je ne sais pas si les gens ont réfléchi au fait qu'ils ne le font pas dans tous les autres domaines de la vie. Par exemple, personne ne se sent soumis à la croyance en l'autorité ou à l'addiction à l'autorité lorsqu'il fait faire sa veste chez le tailleur ou ses chaussures chez le cordonnier. Il ne dit pas : "C'est indigne de l'humain de se faire faire les choses par des gens dont on peut savoir qu'ils savent les manier. Oui, on admet même peut-être que l'on



chose qui n'est plus digne de l'humain depuis longtemps ; faisons tous une fois des bottes - je ne sais pas s'il en résulterait de bonnes bottes. Mais en tout cas, en ce qui concerne la formation de pensées justes dans la vision du monde, les humains d'aujourd'hui partent le plus souvent de ce point de vue. C'est une chose qui contribue à ce que la phrase que j'ai prononcée hier ait déjà sa signification profonde : que la pensée est certes ce dans quoi l'humain est pour ainsi dire totalement immergé et qu'il peut donc embrasser du regard dans son intériorité, mais que la pensée n'est pas aussi répandue qu'on voudrait le croire. À cela s'ajoute encore, à notre époque, une prétention toute particulière qui pourrait peu à peu aboutir à troubler toute clarté sur la pensée en général. Il faut aussi s'en occuper. Il faut au moins une fois tourner son regard vers elle. Supposons la situation suivante : Il y aurait eu à Görlitz un cordonnier du nom de Jakob Böhme. Et ce cordonnier du nom de Jakob Böhme aurait appris le métier de cordonnier, aurait bien appris comment couper les semelles, comment former la chaussure sur la forme, comment enfoncer les clous dans les semelles et le cuir, et ainsi de suite. Il aurait su et pu faire tout cela en partant de la base. Maintenant, ce cordonnier nommé Jakob Böhme serait venu et aurait dit : "Maintenant, je veux voir comment le monde est construit. Eh bien, je suppose que le monde repose sur un grand rebord. Le cuir du monde aurait été enfilé par-dessus cette forme. Ensuite, on aurait pris les clous du monde, et on aurait relié la semelle du monde à l'enveloppe de largeur par des clous du monde. Ensuite, on aurait pris la cire de chaussure du monde et on aurait ciré toute la chaussure du monde. C'est ainsi que je peux expliquer qu'il fasse jour le matin. C'est là que brille le cirage du monde. Et si le soir, ce cirage du monde est recouvert de toutes sortes de choses, alors il ne brille plus. C'est pourquoi j'imagine que quelqu'un doit s'occuper la nuit de la botte du monde. Et c'est ainsi que naît la différence entre le jour et la nuit. Supposons que Jakob Böhme ait dit cela. Oui, ils rient, parce que Jakob Boehme n'a pas dit cela, mais il a fait pour les citoyens de Görlitz des chaussures décentes, a utilisé son art de la cordonnerie. Mais il a aussi déployé ses pensées grandioses, par lesquelles il voulait construire une vision du monde. Il a alors eu recours à autre chose. Il s'est dit : Mes pensées sur la fabrication des chaussures ne suffiraient pas, car si je veux avoir des pensées sur le monde, je ne dois pas appliquer à l'édifice du monde des pensées par lesquelles je fabrique des chaussures pour les gens. Et il en est venu à ses sublimes pensées sur le monde. Donc ce Jakob Böhme que j'ai d'abord construit dans l'hypothèse n'a pas existé à Görlitz, mais cet autre qui a su comment faire.

19140226 – ga063 – p. 323 - Berlin

Voltaire : «Je n'écris pour un tailleur.... »

Mais on doit aussi seulement vivre dans un monde ainsi très "dérivé" qui n'a pas le lien/pendant réel de l'âme humaine avec les mondes spirituels, comme Voltaire vivait dans un tel monde, pour ne pas venir au contexte dans lequel il voulait venir. Regardons de nouveau une fois Goethe : - il se prend pour un « vagabond » - Faust pour montrer comment les impulsions les plus profondes émergent dans l'âme humaine. Et quand nous suivons toute la vie de Goethe, nous voyons comment il cherche à



taire vit entièrement dans une couche dérivée, dans sa sphère éducative/de formation, où tout est déraciné ; là il ne peut pas trouver ce qui lie l'âme humaine ensemble avec un monde spirituel, et ainsi il peut aussi seulement parler à cette couche dérivée. Nous pouvons à peine comprendre aujourd'hui qu'un esprit comme Voltaire dit: «Je ne me laisse pas écrire pour un cordonnier et un tailleur; pour leur donner quelque chose en quoi ils peuvent croire, à cela sont bons des apôtres, pas moi.» Et il ne veut pas savoir ce qu'il a comme sa très sainte conviction, comme nous l'aimerions aujourd'hui : qu'elle entre dans chaque âme humaine; mais il fait la déclaration caractéristique qu'il n'écrit que pour la couche éducative, parce qu'il en est sorti: «Seul une couche supérieure peut comprendre le ciel et la terre qui se soumettent à mon esprit illuminé; la meute est telle que le ciel et la terre les plus stupides sont les meilleurs!» Là encore, Voltaire vit dans une sphère culturelle qui est en voie de disparition. C'est sa tragédie. Mais de telles sphères culturelles ont aussi la possibilité de développer une maturité vis-à-vis de certains courants. Et c'est Voltaire qui a développé cette maturité.

Elle s'exprime dans son jugement intelligent, pénétrant, qui ne s'embrouille pas même dans la plaisanterie, elle s'exprime dans sa manière saine, encore saine même dans la frivolité, d'agir sur le monde et de se mettre en rapport avec le monde. C'est ainsi que l'on peut comprendre qu'un esprit aussi grand à bien des égards que celui de Frédéric le Grand ait pu se sentir attiré par Voltaire, le repousser à nouveau, le jeter dehors en quelque sorte au bout d'un certain temps, mais qu'il doive toujours revenir vers lui et porter sur lui ce jugement : ce Voltaire ne mérite en fait rien de mieux que le sort d'un esclave savant, mais j'apprécie ce qu'il peut me donner comme son français. Et il pouvait lui donner bien plus que le seul élément linguistique. C'est ce que j'ai essayé de suggérer aujourd'hui.

On peut comprendre que ce dix-huitième siècle, qui devait d'une part mettre en lumière tout ce qui entravait l'émergence de l'âme consciente, mais qui devait justement montrer une certaine grandeur dans l'esprit descendant du courant culturel - on peut comprendre que cela doive s'exprimer d'une manière si singulière précisément chez Voltaire. Et l'on voit Voltaire sous le bon jour si l'on pose comme contre-image ce que nous avons trouvé comme le positif, comme ce qui persiste dans le sens de Lessing ou de Goethe pour l'aspiration de l'âme humaine vers l'élément de conscience. En vérité, ce que je me suis permis de dire aujourd'hui devant vous à propos de Voltaire ne peut certainement que contribuer à faire prendre conscience de la difficulté d'obtenir une image objective de cet homme singulier, de cet homme singulier dont nous pouvons dire qu'il était : Une grande partie de ce pour quoi il a lutté, de ce à quoi il a aspiré, vit aujourd'hui en nous comme quelque chose d'évident - même chez ceux qui ne pensent même pas à lire les écrits de Voltaire.

19140414 – ga153 – p. 174 - Vienne

Supprimer qui suit ?

Le temps des tailleurs de village est révolu. Maintenant la nature se continue dans l'ordre social, produisant en soi.



Mais supposons maintenant que nous voulions appliquer/transférer la chose aussi à la vie matérielle extérieure, et que nous voulions dire: maintenant, on fait la même chose dans la vie extérieure. Oui, mes chers amis, c'est tout de suite cela qu'on fait ce que je vais maintenant vous décrire, que nous sommes en face d'un avenir où cela se forme toujours plus! On produit toujours de plus en plus, on crée des usines, on ne se demande pas : combien en faut-il ? - comme ce fut le cas autrefois, quand il y avait des tailleurs dans le village qui ne faisaient un costume que sur commande. À l'époque, c'était le consommateur qui indiquait la quantité à produire, maintenant on produit pour le marché, les marchandises sont empilées autant que possible. La production fonctionne entièrement selon le principe selon lequel la nature crée. La nature continue dans l'ordre social. Au début, cela va devenir de plus en plus courant. Mais ici, nous entrons dans le champ du matériel. Dans la vie extérieure, la loi spirituelle, parce qu'elle s'applique au monde spirituel, n'a pas d'application, et il en résulte quelque chose de très remarquable. Tant qu'on est entre nous, on peut dire ce genre de choses. Aujourd'hui, le monde ne nous apporterait pas de compréhension.

192006 – ga335 – p. 398

Preciser date pour ces indications sur le texte

En produisant sur commande, le tailleurs de village évitait-il cancer social et animalisation à l'humanité ?

Maintenant le grand souci de Rudolf Steiner: "Mais admettons maintenant, que nous voulions transférer la chose à la vie matérielle extérieure, et qu'on voudrait dire: maintenant, faites le dans la vie extérieure justement ainsi. Oui, mes chers amis, c'est tout de suite qu'on le fait [...] ! On en produit de plus en plus, on établit des usines, on ne demande pas : combien faut-il ? - comme c'était le cas quand il y avait des tailleurs dans le village qui n'ont fait un costume que quand il a été commandé. Là, c'est le consommateur qui a indiqué combien il faut produire, maintenant est produit pour le marché, les marchandises sont empilées ensemble, autant que possible. La production fonctionne entièrement selon le principe d'après lequel la nature crée. La nature est poursuivie dans l'ordre social. Cela prendra de plus en plus la main. Mais ici, nous entrons dans le champ du matériel. Dans la vie extérieure, la loi spirituelle, parce qu'elle vaut justement pour le monde spirituel, n'a aucune application, et il apparaît quelque chose de très étrange. » Et la suite de cette situation: "Ainsi aujourd'hui, pour le marché, il est produit sans considération pour la consommation, [...] on empile tout ce qui est produit dans les entrepôts et à travers les marchés monétaires, et ensuite on attend combien est acheté. Cette tendance deviendra toujours plus grande jusqu'à ce qu'elle se détruise [...] en soi-même. Il apparaît par ce que cette sorte de production entre dans la vie sociale, dans le contexte social des humains sur Terre, exactement la même chose qui apparaît dans l'organisme quand ainsi apparaît un carcinome. Entièrement la même chose, une formation de cancer, une formation de carcinome, un cancer de culture, un carcinome de culture! Une telle formation de cancer contemple celui qui regarde à travers la vie sociale spirituellement; il contemple



comment de terribles installations éclaboussent des ulcères sociaux partout. C'est le grand soucis culturel qui se présente pour celui qui voit à travers l'existence." La cruauté des expériences de guerre ne pouvait rien changer à ce manque d'idées socialement fertiles. Rudolf Steiner dans son essai « Was nottut (Qu'est-ce qui fait besoin) », publié dans « Triarticulation de l'organisme social » du 19 août 1919 (1e année. n° 7, dans GA 24): "Il est entré une division dans la constitution des âmes de l'humanité. Dans les mouvements instinctifs et inconscients de la nature humaine un nouveau fait rumeur. Dans la pensée consciente, les vieilles idées ne veulent pas suivre les élans instinctifs. Mais si les meilleurs élans instinctifs ne sont pas éclairés par des pensées qui leur correspondent, alors ils deviennent barbares, animaux. L'humanité du présent se propulse dans une situation dangereuse par l'animalisation de ses instincts.

19180922 – ga184 – p. 185 - Dornach

D'abord en 14 puis en 18? Mots pour mots ?

Le tailleur de village ne produisait que sur demande contrairement à l'actuelle production pour le marché qui prolonge la nature

Mais supposons maintenant que nous voulions transférer la chose aussi sur la vie matérielle extérieure et qu'on voudrait dire: eh bien, on le fait justement ainsi dans la vie extérieure. - Oui, mes chers amis, c'est tout de suite qu'on le fait, ce que je vais maintenant décrire, que nous vivons vers un avenir où cela se produit toujours plus! On produit de plus en plus là-dessus, on fonde des fabriques, on ne demande pas: Combien faut-il ? - comme c'était autrefois le cas quand il y avait des tailleurs dans le village qui n'ont fait un costume que quand il a été commandé. Il y avait là le consommateur qui déclarait combien devait être produit, maintenant est produit pour le marché, les marchandises sont empilées ensemble, autant que seulement possible. La production travaille entièrement selon le principe d'après lequel la nature crée. La nature sera poursuivie dans l'ordre social. Cela prendra tout d'abord de plus en plus la main. Mais ici, est pénétré le champ du matériel. Dans la vie extérieure, la loi spirituelle n'a aucune utilité, car elle s'applique justement au monde spirituel, et il y apparaît quelque chose de très étrange. Puisque nous sommes entre nous, nous pouvons dire de telles choses. Le monde, bien sûr, ne nous apportera pas une compréhension aujourd'hui.

19181009 – ga182 – p. 136-137 – Zurich

Des humains qui, n'étant pas tailleurs, ne savent pas coudre un bouton. Ils doivent retrouver le chemin de l'esprit.

La volonté, elle aussi, a peu à peu acquis certaines qualités. Du fait qu'une certaine structure sociale est sortie de la culture matérialiste, les humains sont devenus malingres. L'incompétence est apparue ! Les humains sont enfermés dans des domaines bien précis et ne savent rien de plus que leur domaine, ils sont très malingres en ce qui concerne tout le reste. On rencontre aujourd'hui des humains qui, n'étant pas



tailleurs, ne savent pas coudre un bouton. Mais la science de l'esprit a la particularité de développer de tels concepts qui sont vivants, qui passent dans les maillons qui rendent aussi l'humain plus habile. Le remède à l'étroitesse d'esprit, à la phtisie, à la maladresse, c'est la science de l'esprit. Nous avons besoin d'une époque qui fasse sortir les humains des limites, de l'étroitesse de cœur, de la maladresse, pour les mener vers de vastes horizons, vers la largeur de cœur, vers l'habileté. La science de l'esprit doit être prise avec vie et sens de la vie. Si l'on se contente d'exposer aujourd'hui les notions les plus simples de la science de l'esprit par rapport à notre époque, on verra déjà que le malheur, la souffrance, toutes les douleurs de notre temps, qui ne sont vraiment pas encore parvenues à leur point culminant, vraiment pas, qu'avec cela est pendant que l'humanité se rebelle contre l'esprit. Les humains se sont garrotés de la vie divine-spirituelle, les humains doivent trouver à nouveau le pendant avec la vie divine-spirituelle.

19181211 – ga072 – p. 383 - Berne

Se laisser fabriquer une veste par un tailleur qui est façonnée pour que tous les humains puissent la porter ?

Maintenant, en rapport à la vie morale, Kant a établi un principe qui est particulièrement souvent cité, mais parfois seulement mentionné, en disant que Kant a établi l'«impératif catégorique» en matière de vie morale. Cet «impératif catégorique», écrit en mots, comment se comporte-t-il ? Il contient les éléments suivants: agit ainsi que les maximes de ton action puissent devenir des lois universelles pour tous les humains. Cela m'est toujours venu comme si quelqu'un disait : "Laisse-toi fabriquer une veste par un tailleur qui est façonnée autant que possible ainsi que tout les humains puissent la porter." - ce qui notamment impulsant moralement, immédiatement moralement, ce qui veut être saisi dans le tout plus individuel de l'humain, ce qui peut se vivre ainsi aussi seulement quand c'est saisi dans le tout plus individuel de l'humain, ce sera poussé dans la cosse de mot de la plus extérieure abstraction, dans le brouillard gris de ce qui devrait valoir également pour tous les humains.

19181213 – ga186 – p. 201-202 - Dornach

Le travail du tailleur serait dans la veste dit-on communément ?

Début de la thématique de marchandisation du travail?

Les pensées que je vous ai maintenant développées, qui donc apparaissent aussi chez les économistes bourgeois de peuples depuis le début de l'ère de la conscience, elles sont cependant reprises par la pensée socialiste. Elles sont, cependant, remodelés justement ainsi par la pensée socialiste, comme le prolétaire doit nécessairement penser son opinion à partir de sa caste prolétarienne. Là, il vient au jour la chose particulière que cette pensée : à l'intérieur de la structure sociale capitaliste moderne, l'humain doit vendre sa force de travail comme prolétaire - théoriquement formé plus loin, le moteur propulsant de la pensée prolétarienne devient que la pensée émerge : comment est à éviter que la force de travail puisse être mise sur le marché et vendue



comme une marchandise ? - Naturellement, dans cette impulsion, œuvre la façon de voir, qui se trouve aussi clairement formulée chez Adam Smith et d'autres, qu'on a à faire avec de la force de travail stockée dans les marchandises que l'on achète. C'est une pensée extrêmement plausible, une pensée qui s'étend ensuite à la conséquence : oui, qu'est-ce qui se laisse là absolument faire ? - Si j'achète une quelconque veste, ainsi le travail que le tailleur a appliqué, ou celui qui y a été impliqué, est à l'intérieur de la veste : du travail stocké. C'est pourquoi la question n'est pas prise en considération : peut-on détacher le travail de la marchandise ? - mais cela est quelque chose, j'aimerais dire, d'axiomatique, considéré comme quelque chose d'évident, que le travail est inséparablement lié avec la marchandise. On cherche donc une structure sociale qui devrait rendre ce fait gênant aussi inoffensif que possible pour le travailleur que le travail soit lié avec les produits du travail....C'est sous cette influence qu'est né le marxisme, que s'est développée la croyance que ce n'est qu'en faisant passer les moyens de production dans le domaine public, c'est-à-dire en faisant en quelque sorte de la collectivité le propriétaire des moyens de production, de toutes les machines, des terres et des moyens de transport, que l'on peut, d'une certaine manière, parvenir à une juste rémunération. La question qui s'est posée n'est pas du tout la suivante : peut-on rendre la marchandise indépendante de la rémunération ? - mais plutôt : Comment peut-on parvenir à une juste rémunération si l'on doit axiomatiquement, naturellement, supposer que le travail s'écoule dans la marchandise ? - **Telle est la question, et tout le reste y est lié.** Même la conception matérialiste de la doctrine économique, la conception matérialiste extrême de l'histoire y sont liées. Celles-ci consistent, comme je vous l'ai déjà expliqué, en ce que le prolétaire moderne pense que tout ce qui agit au sein de la culture humaine, toute production intellectuelle, toute pensée, toute politique, tout ce qui ne repose pas sur des processus économiques, n'est qu'une superstructure, une idéologie qui s'érige sur la base de ce qui est élaboré économiquement. L'économie est le réel.

19190212 – ga328 – p. 089-091 - Zurich

Le tailleur comme illustration du juste placement d'une loi (juridique) à une « fonction" (dans le réel)

Aussi paradoxal que cela sonne, si vous examinez le véritable processus de circulation du travail humain dans l'organisme social, vous constaterez qu'il sort de l'humain, qu'il profite aux autres, et que ce que les uns ont de leur force de travail est le résultat de la force de travail des autres. Comme je l'ai dit, aussi paradoxal que cela sonne, c'est vrai. On ne peut pas plus vivre de son propre travail dans l'organisme social que se manger soi-même pour se nourrir. Bien qu'au fond la loi soit très facile à comprendre, vous pouvez objecter : Mais si je suis tailleur* et que, parmi les vêtements que je fabrique pour les autres, je me confectionne aussi un costume, j'ai quand même appliqué ma force de travail à moi-même ! - Ce n'est qu'une illusion, comme c'est toujours une illusion de croire que le résultat de mon propre travail se répercute sur moi. En me fabriquant une veste, un pantalon ou autre, je ne travaille en réalité pas pour moi, mais je me mets en position/situation de continuer à travailler pour les autres. C'est ce que le travail humain a comme fonction purement par une



loi sociale au sein de l'organisme social. Celui qui enfreint cette loi travaille contre l'organisme social. C'est pourquoi on travaille contre l'organisme social si l'on continue à réaliser ce qui s'est produit dans la vie historique récente, **à savoir que l'on laisse le travailleur prolétaire vivre du produit de sa force de travail. Car ce n'est pas une vérité, c'est une contre-vérité réalisée et dissimulée par les moyens des rapports sociaux, qui s'impose comme perturbatrice dans la vie de l'économie (retour)**. C'est ce qui ne peut être réglé dans la vie de l'économie que si cette vie de l'économique se développe de manière autonome et si, à côté d'elle, la vie politique, la vie de l'État plus étroite se développe de manière relativement autonome, ce qui enlève toujours à la vie de l'économie la possibilité d'orienter le travail humain vers elle-même. À l'intérieur du système de droit, la compréhension sociale correcte permet au travail humain de recevoir la fonction qu'il doit recevoir conformément au déroulement réel de la vie dans l'organisme social. L'organisme économique en soi a toujours tendance à utiliser la force de travail de l'humain. La vie de droit doit toujours conférer à la force de travail sa position altruiste naturelle, et il est toujours nécessaire d'arracher à nouveau à cette vie de l'économie, par une nouvelle législation démocratique concrète, ce que la vie de l'économie veut réaliser à tort, et d'arracher toujours à nouveau la force de travail humaine des griffes de la vie de l'économie par la voie du droit public. De même que le simple système digestif doit interagir avec la vie respiratoire et circulatoire, en absorbant par le sang circulant ce qui est incorporé dans le système digestif, de même doivent coexister, ce qui se passe dans la vie de l'économie et ce qui se passe dans la vie de droit, sinon l'un et l'autre ne prospèrent pas. Le simple État de droit, s'il veut devenir économiste, paralyse la vie de l'économie ; l'organisme économique, s'il veut s'emparer de l'État, tue le système, la vie du droit public.

*90 *Mais si je suis un tailleur* : Pour l'exemple du tailleur, voir Rudolf Steiner, "Nationalökonomischer Kurs", édition complète Dornach 1965, Bibl.-Nr. 340, p. 44-46 (3e conférence), p. 51-53 (4e conférence), p. 101 (7e conférence) ; et "Nationalökonomisches Seminar", édition complète Dornach 1973, Bibl.-Nr. 341, p. 42/43.

19190409 – ga329 – p. 171 - Bâle

Au tailleur se dévoile la superstructure mensongère égoïste placée au-dessus de la structure inférieure altruiste réelle

J'exprime avec cela un principe d'économie de peuple que je m'efforce de populariser depuis 1904 ; mais l'humanité ne veut pas comprendre ce principe d'économie politique. Qu'on le veuille ou non, dans un organisme social où règne la division du travail - et c'est le cas dans tout organisme social du monde civilisé moderne -, dans un tel organisme social, on ne peut pas travailler et agir de manière économiquement égoïste. Tout ce que l'individu travaille doit revenir à la collectivité. Et tout ce qui revient à l'individu lui vient du capital social. Après le remplacement de l'économie en nature par l'argent, la division supplémentaire du travail qui s'est introduite par l'argent, est devenu ce principe fondamental de l'économie nationale que l'humain ne



peut pas travailler pour lui-même dans un organisme social où règne la division du travail, qu'il ne peut travailler que pour les autres. En réalité, dans un organisme social, on ne peut pas plus travailler pour soi-même que l'on ne peut se manger soi-même. Vous direz : si quelqu'un est tailleur et qu'il se fait un costume, il travaille tout de même pour soi. Ce n'est pas vrai si cela se passe dans un organisme social où est la division du travail ; car le rapport qu'il établit ainsi entre la veste et soi-même, en fabriquant cette veste pour soi dans un organisme social où le travail est divisé, est tout autre que dans une économie primitive. Il n'est cependant pas possible de vous présenter aujourd'hui, dans ces brèves discussions, les preuves complètes, mais on peut apporter ces preuves, et j'évoquerai ces choses dans mon livre sur "Les points essentiels de la question sociale". **On peut en apporter la preuve par le fait qu'aujourd'hui, lorsqu'un tailleur se confectionne une veste, il la confectionne pour que cette veste serve à son prochain, pour qu'il puisse travailler pour d'autres personnes. Aujourd'hui, la veste ne peut plus être fabriquée par le tailleur pour sa seule consommation personnelle, elle ne peut pas être fabriquée dans un sens égoïste, elle est un moyen de production** ([retour](#)). Elle a pris ce caractère différent du simple fait que le tailleur vit dans un organisme social qui repose sur le principe de la division du travail. Parmi tout ce qui se passe, c'est cet altruisme économique qui est actif. **Si l'on pêche contre, c'est-à-dire si l'on place au-dessus de cette structure inférieure qui se réalise elle-même cette superstructure par laquelle on s'approprie de manière égoïste les fruits qui, dans le véritable processus social, reviennent à la collectivité, alors on met au monde ce que j'aimerais appeler un mensonge réel** ([retour](#)). L'égoïsme de l'ordre économique actuel n'est rien d'autre qu'une somme de mensonges réels, de péchés contre ce qui se passe en réalité sous la surface, et qui est soumis à la loi de l'altruisme social, de l'altruisme économique.

19190422 – ga332b – p. 81 - Stuttgart

Quand un tailleur se fait une veste, elle est un moyen de production.

Rudolf Steiner : Vous trouverez que la question des sols n'est abordée qu'en passant. Le sol n'est rien d'autre qu'un moyen de production et ne peut être traité qu'en tant que tel. **Avec la question du sol est liée celle de l'argent. Au foncier règne le plus grand des mensonges sociaux. Vous tous possédez de facto une parcelle/un bout de terrain/foncier. Ce que vous possédez sinon n'a aucune valeur réelle si ce n'est pas couvert par un morceau de sol. On doit calculer : un certain territoire divisé par le nombre d'humains qui y vivent. Que vous ne possédiez pas réellement ce terrain est une imposture. Cela est rendu inopérant par des droits. Ainsi, les conditions du sol sont liées avec l'humain individu. La terre est moyen de production** ([retour](#)). Par la division du travail, beaucoup est devenu moyens de production qui ne l'était pas auparavant. Quand un tailleur se fait soi-même une veste, ainsi elle est un moyen de production. Fond et sol sont à traités exactement dans le même sens. Doit seulement avoir disposition sur des moyens de production qui peut les exploiter. L'ouvrier travaillera/collaborera quand il sait qu'il travaille plus rationnellement quand l'un et non l'autre mène. Le rapport entre employeur



et employé sera un rapport de confiance. L'employeur se tient à sa place par ses facultés. La monnaie d'or signifie des meurtrissures à travers le monde par la politique anglaise. À la place de la monnaie-or doit entrer le moyen de production utilisable. Dans la monnaie il viendra à l'expression une guerre inutile, parce qu'elle apporte les moyens de production dans un chenal dommageable.

19190428 – ga023 – p. 123-124 - Stuttgart

...« Le tailleur » dans le livre « Les fondements », vache, lait et division du travail, circulation des moyens de production.

La vie de l'économie a tendance à évoluer dans une direction dans laquelle il faut intervenir d'un autre côté. Ce n'est pas lorsque les mesures de droit vont dans la direction produite par la vie de l'économie qu'elles sont bonnes, ou lorsqu'elles vont à son contraire qu'elles sont nuisibles ; mais c'est lorsque la direction dans laquelle va la vie de l'économie est continuellement influencée par les droits qui ne concernent les humains qu'en tant qu'humains, que celui-ci pourra mener une existence/un être-là digne de l'humain dans la vie de l'économie. Et ce n'est que si les facultés individuelles se développent sur leur propre terrain, tout à fait à l'écart de la vie de l'économie, et qu'elles apportent sans cesse à l'économie les forces qui ne peuvent pas être produites par elle, que l'économie pourra se développer d'une façon qui soit prospère à l'humain. C'est étrange : dans le domaine de la vie purement extérieure, on voit facilement l'avantage de la division du travail. On ne croit pas que le tailleur doive s'élever sa vache qui l'approvisionne avec du lait. Pour l'articulation globale de la vie humaine, on croit que l'ordre unique/unitaire doit être la seule chose profitable. Il va de soi que des objections doivent se donner de tous côtés, tout de suite dans le cas d'une direction d'idées sociales correspondant à la vie réelle. Car la vie réelle engendre des contradictions. Et celui qui pense conformément à cette vie doit vouloir réaliser des institutions dont les contradictions de vie seront compensées par d'autres institutions. Il ne doit pas croire qu'une institution qui se présente à sa pensée comme "idéalement bonne" se déroulera sans contradiction si elle est réalisée. - C'est une exigence tout à fait justifiée du socialisme contemporain que les institutions modernes dans lesquelles on produit pour le profit de l'individu soient remplacées par des institutions dans lesquelles on produit pour la consommation de tous. Seul celui qui ne reconnaît pas pleinement cette exigence ne pourra pas arriver à la conclusion de ce nouveau socialisme : les moyens de production doivent donc passer de la propriété privée à la propriété commune. Il devra au contraire reconnaître la conclusion toute différente : donc, ce qui est produit en privé, sur la base des capacités individuelles, doit être conduit à la collectivité par les voies appropriées. L'impulsion économique de l'époque récente a consisté à créer des encaissements par la quantité de biens produits ; l'avenir devra s'efforcer de trouver, par des associations de la consommation nécessaire, la meilleure sorte de production et les voies qui mènent du producteur au consommateur. Les institutions de droit veilleront à ce qu'une entreprise de production ne reste liée à une personne ou à un groupe de personnes qu'aussi longtemps que ce lien se justifie à partir des facultés individuelles de ces personnes. Au lieu de la propriété commune des moyens de production, interviendra, dans l'organisme social



une circulation de ces moyens qui les amènera toujours à nouveau aux personnes dont les capacités individuelles pourront être utilisées de la meilleure manière possible par la communauté.

19190428 – ga023 – p. 133-134 -Stuttgart

Toujours dans les « fondements » : ... costume de tailleur, moyen de production de tailleur

À de telles exigences n'est pas permis de devenir un moyen de violence économique. Par la réalisation de telles conditions préalables, la question monétaire sera placée sur une base saine. Car peu importe comment la forme de la monnaie se façonne à partir d'autres circonstances : La monnaie devient l'institution synthétiquement rationnelle de l'ensemble de l'organisme économique par son/cette administration. La question monétaire ne sera jamais résolue de manière satisfaisante par un État au moyen de lois ; les États actuels la résoudreont seulement s'ils renoncent à la solution de leur côté et laissent le nécessaire à l'organisme économique dont ils doivent se séparer. On parle beaucoup de la division moderne du travail, de ses effets en termes de gain de temps, de perfection des marchandises, d'échange de marchandises et ainsi de suite ; mais on tient peu compte de l'influence qu'elle exerce sur le rapport de l'individu à sa prestation axiale. Celui qui travaille dans un organisme social basé sur la division du travail n'obtient en fait jamais son revenu lui-même, mais il l'obtient grâce au travail de tous les participants à l'organisme social. Un tailleur qui se fait une veste pour son propre usage ne met pas cette veste dans le même rapport avec lui-même qu'un humain qui, dans les conditions primitives, doit encore se charger lui-même de tout ce qui est nécessaire à sa subsistance. **Il se fait la veste pour pouvoir faire des vêtements pour les autres ; et la valeur de la veste pour lui dépend entièrement des prestations des autres. La veste est en fait un moyen de production. Maint dira qu'il s'agit là d'une division conceptuelle. Dès qu'il regardera la formation de la valeur des marchandises dans le circuit économique, il ne pourra plus avoir cette opinion. Il verra alors que dans un organisme économique basé sur la division du travail, on ne peut pas travailler pour soi-même. On ne peut que travailler pour les autres et faire travailler les autres pour soi. On ne peut pas plus travailler pour soi qu'on ne peut se manger soi-même. Mais on peut créer des institutions qui contredisent l'essence de la division du travail ([retour](#)).** C'est ce qui se passe lorsque la production de biens est seulement réglée pour livrer à l'individu comme propriété ce qu'il peut quand même seulement produire comme prestation par sa position dans l'organisme social. La division du travail pousse l'organisme social à ce que l'individu y vive selon les conditions de l'organisme global ; elle exclut économiquement l'égoïsme. Si cet égoïsme est malgré tout présent sous la forme de privilèges de classe et autres, il en résulte une situation socialement insoutenable qui entraîne des secousses dans l'organisme social. Nous vivons actuellement dans de telles conditions. Il se peut que certains n'apprécient pas que l'on exige que les rapports de droit et autres s'orientent vers la création libre d'égoïsme de la division du travail. Qu'un tel tire lors seulement les conséquences de ses présumé. Ceux-ci seraient : on ne peut rien faire du tout ; le mouvement social



ne peut mener à rien. On ne peut cependant pas faire quelque chose de fructueux par rapport à ce mouvement, si l'on ne veut pas donner raison à la réalité. Le mode de pensée à partir duquel est écrit l'exposé que nous venons de donner veut organiser ce que l'humain doit faire à l'intérieur de l'organisme social en fonction de ce qui découle des conditions de vie de cet organisme. Celui qui ne peut former ses concepts que d'après les dispositions habituelles, s'effraie lorsqu'il entend dire que la relation du chef de travail avec l'ouvrier doit être détachée de l'organisme économique. Car il croira qu'un tel détachement conduirait nécessairement à la dévaluation de l'argent et au retour à des conditions économiques primitives. (Le Dr Rathenau exprime, dans son ouvrage "Nach der Flut (Après la marée", de telles opinions qui, de son point de vue, semblent justifiées). **Mais ce danger est contré par la triarticulation de l'organisme social. L'organisme économique, livré à lui-même dans l'association à l'organisme de droit, sépare complètement les rapports monétaires des rapports de travail fondés sur le droit. Les rapports de droit ne pourront pas avoir d'influence immédiate sur les rapports monétaires. Car ces dernières sont le résultat de la gestion de l'organisme économique. Le rapport de droit entre le chef de travail et l'ouvrier ne pourra pas du tout venir unilatéralement à l'expression dans la valeur monétaire, car celle-ci, après l'élimination/la mise de côté du salaire, qui représente un rapport d'échange entre la marchandise et la force de travail, n'est que le critère/la mesure pour la valeur mutuelle des marchandises (et des prestations) ([retour](#)).** -Si l'on considère les effets que la tri-articulation a sur l'organisme social, on doit gagner la conviction qu'elle conduira à des institutions qui ne sont pas disponibles dans les formes d'état jusqu'à maintenant.

19191004 – ga191 – p. 047-048

La vie du tailleur aussi doit s'orienter à changer si on change les conditions

Vous, je suis maintenant tailleur, comment se déroulera mon existence de tailleur si les conditions sont modifiées ? - Un autre, disons qu'il est employé des chemins de fer, dit : comment se présentera ma vie d'employé des chemins de fer si les conditions sont modifiées ? - Ce n'est qu'un exemple, et tout cela revient à dire que les gens sont tout à fait d'accord pour que tout change, sauf que ce changement ne doit rien changer, mais que tout doit rester comme avant. C'est en fait l'état d'esprit qui anime aujourd'hui un nombre extraordinaire d'humains : tout doit rester comme avant si les choses changent. Il ne faut pas négliger le fait que le désir/la nostalgie des humains est aujourd'hui une grandeur extraordinairement abstraite dans la vie sociale :



elles et psychiques, s'expriment aussi dans le corps. Car aujourd'hui, nous manquons trop de la capacité d'introduire dans la vie matérielle ce que nous représentons spirituellement. Mais jusqu'à ce que nous arrivions à nouveau à introduire dans la vie matérielle les choses que nous représentons spirituellement, nous ne pouvons pas penser à considérer le véritable nerf de la question sociale. Il s'agit donc d'aspirer à une vie de l'esprit qui soit réellement une connaissance humaine, mais qui développe avec cela des pulsions sociales. Oui, une vie spirituelle qui est formée à partir de toutes autres conditions de vie ne suffit pas. C'est justement la vie de l'esprit, formée par l'État ou la vie de l'économie, qui forme les fonctionnaires des postes ou les lieutenants. Mais la vie spirituelle dont nous avons besoin, c'est celle qui forme les humains. Mais elle ne peut pas être autre chose qu'une vie qui se détache de la vie de l'économie et de la vie de l'État. C'est pourquoi il fallait que se produise ce qui s'est produit avec notre "triarticulation de l'organisme social". Il fallait le souligner de manière radicale : Toute sorte de dépendance de la vie spirituelle à l'égard de la vie de l'économie et de la vie étatique doit cesser et la vie de l'esprit doit être établie sur ses propres bases. Alors, la vie spirituelle pourra donner à la vie de l'économie et à la vie de l'état ce que la vie étatique et la vie économique ne peuvent pas donner à la vie spirituelle.

19200407 – ga312 – p. 336 - Dornach

Un artiste et non un tailleur : l'impressionnisme comme moyen de détourner une pathologie du corps ?

Cela peut, naturellement, aussi agir, sous circonstances, si fortement dans la sous-conscience de l'humain qu'apparaît vraiment une envie dans l'humain, de tout d'abord, j'aimerais dire, d'objectiver prophétiquement avant qu'il se peigne soi-même dans l'organisme. Alors l'humain sentira l'envie de peindre au mur ce qui, dans son corps supérieur, lui échappe, n'importe quelles taches de couleur bleues, et ce qui, dans son abdomen/corps inférieur, lui échappe, par des taches de couleur rouges. S'il y a un individu qui se sent appelé à être un artiste et non un tailleur ou un cordonnier, mais qui a peu appris sur la technique de la peinture, alors vous pouvez constater que si cet individu est assez fort, assez robuste en même temps — ce pour quoi on n'a pas à être robuste extérieurement — pour réprimer les maladies sous-jacentes qui veulent surgir constamment, objectiver les maladies sous-jacentes au mur au lieu de les rendre dans le corps. Vous pouvez trouver les produits de cette activité étrange dans la peinture expressionniste. Regardez dans beaucoup de ce qui vient à vous dans les peintures expressionnistes, dans tout ce qui émerge dans les couleurs rouge et jaune, la découverte de la personne concernée en rapport à son corps inférieur. Et recherchez-vous de tout ce qui est bleu-violet dedans, pour former un vers sur son se trouver dans la partie supérieure, dans les poumons ou dans tout ce qui rythmiquement actionne avec l'activité pulmonaire après la tête. Alors, si vous allez à de telles choses, vous trouverez aussi une harmonie notable entre ce qu'un humain fait absolument, et comment il est organisé intérieurement. Vous vous créez une certaine intuition à partir de la façon dont un humain se présente, pour vous faire une image du



tivité d'âme que l'humain exerce dans le monde extérieur ne dépend, dans toute son apparence et dans toute son action, que de son système nerveux. Cela dépend de l'humain tout entier.

19200809 – ga337b – p. 045-046 - Stuttgart

Cette triarticulation de l'organisme social naît comme quand on a appris à coudre une veste en tant que tailleur

En fait, ce n'est pas du tout dans l'esprit de mes «points fondamentaux de la question sociale» qu'une telle question puisse être posée ici. Car ce qui est représenté dans les «points centraux» n'est pas une utopie qui se substituerait à ce qui est maintenant et où il faudrait créer une transition entre les états actuels et les suivants, mais il s'agit que cette triarticulation naisse une fois que l'idée de la triarticulation est comprise par un nombre suffisamment grand d'humains et qu'ensuite, à partir de cette compréhension, les humains déterminent leurs contextes spirituels, étatiques et économiques. Cette triarticulation de l'organisme social naît de la même manière que, par exemple, une veste naît quand on a appris à coudre une veste en tant que tailleur ; alors on peut aussi la réaliser. Et ainsi, parce qu'elle est conçue comme quelque chose de tout à fait pratique, la triarticulation de l'organisme social est en train de se réaliser. Pas besoin de passerelle. C'est pourquoi j'ai dit, dans les points essentiels, que ce dont il s'agit peut être abordé à tout moment et qu'il n'est pas nécessaire de s'inquiéter d'une transition. Il n'est pas non plus nécessaire de penser à une transition, mais de réfléchir à la question: Oui, j'ai un humain qui a maintenant 17 ans, il aura 18 ans l'année prochaine; comment sera la transition entre le 17ème et le 18ème anniversaire? Dix-huit ans ? Il n'est pas nécessaire de poser de telles questions lorsque l'on a affaire à une idée pratique qui regarde simplement ce qui est maintenant et se demande : qu'est-ce que les conditions actuelles exigent? Si elles évoluent conformément à la nature, et non contre nature, elles exigent justement ce que donne la triarticulation ; et là, il n'est pas nécessaire de penser à une transition particulière. Les conditions sociales et économiques actuelles sont telles que soit on continue à les traiter de manière non naturelle, soit on élabore des utopies quelconques, comme par exemple le léninisme et le trotskisme, et on veut les façonner à partir de là, soit on les aborde de manière naturelle - et alors naît la triarticulation. Et c'est de cela qu'il s'agit en réalité. On ne peut donc pas du tout se demander comment se fait le passage à la réalisation pratique, mais on doit toujours aborder ces choses dans le concret. Mais, voyez-vous, dans le concret, les gens n'aiment pas toucher les choses.

19200809 – ga337b – p. 299-300 - Stuttgart

***Dans une note pour la page 51 reprenant la citation (13) déjà mentionnée :
l'illusion de croire que le résultat de mon propre travail me revient.***

J'ai expliqué une fois cela à Zurich : dans la conférence du 12 février 1919 à Zurich, intitulé «Le développement de la pensée et de la volonté sociales et la situation de l'humanité contemporaine», Rudolf Steiner expliquait cette «loi de la vie sociale» en ces



termes (dans GA 328): « Cette loi consiste en ce que nul, dans la mesure où il appartient au corps social, à l'organisme social, ne travaille réellement pour lui-même. Le travail n'est pas pour lui-même. Tout travail accompli par l'humain ne peut jamais lui revenir, pas même dans son produit réel, mais il ne peut être fait que pour les autres. Et ce que fournissent les autres humains, cela doit revenir à nous-mêmes. Ce n'est pas purement un altruisme à promouvoir éthiquement qui vit dans ces choses, mais c'est simplement une loi sociale. » Et plus loin : " Bien que déjà, au fond, la loi est très facile à comprendre, vous pouvez objecter : mais si maintenant je suis tailleur et que, parmi les vêtements que je confectionne pour les autres, je me confectionne aussi un costume, j'ai quand même appliqué ma force de travail à moi-même ! - C'est seulement une illusion, comme c'est toujours absolument toujours une illusion de croire que le résultat de mon propre travail me revient. En me fabriquant une veste, un pantalon ou autre, je ne travaille en réalité pas pour moi, mais je me mets en position de continuer à travailler pour les autres. C'est ce que le travail humain a comme fonction purement par une loi sociale au sein de l'organisme social".

19201015 – ga324a – p. 188 - Dormach

Dans réponse à question : pour le tailleur les pièces d'un costume forment une unité

Oui, mes très chers présents, la pensée [que l'esprit doit s'unir à l'âme] semble maudite, si elle se présente comme une cosse de pensée extorquée dans les dernières œuvres de Hermann Keyserling. Mais la pensée n'est pas plus que cela quand on dit: oui, un costume est nd même une unité, il n'est pas possible de diviser un costume en gilet, pantalon et bottes, etc., c'est tout une unité, et c'est pourquoi le tailleur ne doit pas faire la veste en extra et le vêtement de jambe, et je devrais aussi encore aller chez le chausseur qu'il me fait les bottes pour cela - c'est toute une unité. À l'humain, toutes ces choses sont évidemment une unité. Mais si l'on est de l'opinion que le tout devrait être cousu l'un dans l'autre, qu'un quelque morceau de vêtement doive apparaître, que maintenant, de veste et de pantalon et, vraisemblablement, aussi encore de bottes et ainsi de suite [consiste, alors cela ne fait simplement aucun sens, aussi quand à partir d'un abstrait] idéalisme, le comte Hermann Keyserling veut en faire une unité (...).

19201017 – ga200 – p. 25

On ne peut pas se faire botter par le tailleur... et se fournir en vision du monde autrement que chez l'initié.

Mais cette interaction s'amenuise de plus en plus. À notre époque, nous assistons à l'émergence de l'extrême opposé. Nous voyons dans les masses les instincts opposés émerger de ce qui est réellement salutaire pour l'humanité. Nous voyons s'élever ce qui rend nécessaire ce qui peut émaner de l'individu capable d'aller/affluer de la science de l'esprit en ses profondeurs. Aucun salut ne viendra des instincts, mais seulement de cette compréhension, dont le Dr Unger a parlé ici, et qui est souvent soulignée, que tout homme peut apporter au chercheur en sciences de l'esprit, s'il ne se



une culture où précisément l'individualité particulière, avec sa pénétration toujours plus profonde dans les profondeurs intérieures des mondes spirituels, sera d'une importance particulière, et où l'on voudra que celui qui pénètre ainsi dans les mondes spirituels soit considéré comme celui qui exerce sinon un autre métier manuel. On ne peut pas se laisser botter par le tailleur, on ne peut pas se laisser raser par le cordonnier, pourquoi prendre ce dont on a besoin comme vision du monde chez quelqu'un d'autre que celui qui y est initié ? Mais c'est précisément ce qui est actuellement nécessaire au salut de l'humain, au sens le plus intense du terme, bien qu'il y ait une réaction qui montre à quel point l'humanité résiste encore à ce qui est bon pour elle. C'est l'horrible bataille, la gravité dans laquelle nous nous trouvons.

19210320 – ga217a – p. 32 - Stuttgart

Des fonctionnaires, des fabricants, des charpentiers et des tailleurs, mais - pas d'humains.

Voyez-vous, c'est le résultat de la culture des derniers siècles, cette double comptabilité - je dois toujours l'appeler ainsi. On veut avoir ce qui se rapporte à la vie, dans la revue, et ce dont on a besoin pour l'esprit, pour «l'intérieur», comme on l'appelle, dans le supplément du dimanche de son journal politique. On prend la politique entre les deux; on veut la retirer du journal politique selon la «triarticulation» existant jusqu'à présent. Ce sont les choses que vous avez réellement besoin de voir à travers avant toutes choses. Et vous serez peut-être le plus connu pour aider à trouver ce pont n'importe où. D'une certaine manière - cela ne paraîtra pas toujours aussi radical - les choses sont comme ça. Vous voyez, le pauvre Hölderlin est déjà au tournant du siècle. 18^{ème} au 19^{ème} siècle a prononcé le beau mot quand il s'est dit que s'il regarde autour de son Allemagne, il trouve partout des fonctionnaires, des fabricants, des charpentiers et des tailleurs, mais - aucun humain. Il trouve des savants, des artistes, des enseignants, etc., mais aucun humain. Il trouve des jeunes, des vieux et des vieux, des gens bien assis, mais aucun humain.

19211230 – ga303 – p. 145 - Dornach

Dans la vie, le théoricien est devant une exigence plus grande que le tailleur.

L'école Waldorf doit donc être une école méthodique, et la méthodologie doit être tirée de la vision anthroposophique du monde. C'est vrai que si l'on intègre une telle vision du monde pratique, on ne devient pas pour autant un théoricien détaché du monde, mais un humain habile. Maintenant, je ne veux pas affirmer que tous ceux qui se trouvent à l'intérieur du mouvement anthroposophique remplissent déjà tous les idéaux dans cette direction. Ce n'est pas le cas. Je connais encore toujours des hommes au sein du mouvement anthroposophique qui ne sont pas capables, lorsqu'ils perdent un bouton de pantalon, pardonnez-moi cette expression dure, de le recoudre eux-mêmes dans les règles de l'art. Bien sûr, vous n'êtes pas une personne complète si vous ne pouvez pas. Et surtout, l'esprit manque encore en de nombreux mots : on ne peut être aucun philosophe si l'on n'est pas dans la situation d'aussi se re-



parer soi-même les bottes si c'est nécessaire. - Naturellement, quelque chose d'exprimé dans l'extrême, mais ça dit ce que vous comprendrez donc. Celui qui veut affirmer quelque chose de théorique doit avoir beaucoup plus dans la vie que celui qui, par exemple, est un tailleur ou un chausseur ou un ingénieur ou du genre. J'aimerais dire qu'on ne peut que pardonner à quelqu'un d'exprimer quelque chose de théorique quand la personne concernée est aussi un praticien de la vie. Autrement, toutes les expressions en pensées seront quelque chose qui n'a pas beaucoup à voir avec la vie. De cette façon, les enseignants apportent la vie anthroposophique à l'école, les rendant ainsi aptes en tant qu'artistes à toujours trouver la bonne chose à faire selon les extériorisations de l'enfant. Alors le meilleur dans le cas individuel de l'instinct est exercé quand vous entrez dans le canal entier d'un artiste éducatif et enseignant à l'école. Cela ne s'accomplit pas fait aujourd'hui dans la plus grande mesure dans la vie extérieure.

Et maintenant les explications du cours et du séminaire d'économie

19220726 – ga340 – p. 44-46 - Dornach

Cette division du travail, dont nous apprendrons encore à connaître les causes et le cours, conduit finalement, si nous la pensons tout d'abord simplement abstraitement jusqu'à sa fin, à ce que personne n'utilise finalement pour lui-même ce qu'il produit. Parlé selon l'économie de peuple, cependant ! Donc, que personne n'utilise pour lui-même ce qu'il produit - parler selon l'économie de peuple - ! Qu'est-ce que ça veut dire ? Maintenant, je veux vous l'expliquer par un exemple. Supposez qu'un tailleur fasse des vêtements. Il doit, bien sûr, produire des vêtements pour d'autres gens lors de la division du travail. Mais il pourrait aussi dire : je fais des vêtements pour d'autres gens, et je me fais mes propres vêtements moi-même. Il utiliserait donc une certaine partie de son travail pour fabriquer ses propres vêtements, et l'autre partie, beaucoup plus importante, qui resterait, il l'utiliserait pour faire des vêtements pour d'autres humains. Maintenant, simplement, j'aimerais dire, banalement considéré, on pourrait dire : Oui, c'est donc la chose la plus naturelle, aussi dans la division du travail, que le tailleur fabrique ses propres vêtements et travaille ensuite comme tailleur pour les autres humains. Mais qu'en est-il, parlé selon l'économie de peuple ? Regardé selon l'économie de peuple, la chose est ainsi : parce que la division du travail est venue, que donc non chaque humain est un autoproducteur pour toutes ses choses individuelles/particulières, parce que la division du travail est venue, que toujours l'un travaille pour l'autre, par cela s'établit donc une certaine valeur pour les produits et, en conséquence de la valeur, aussi un prix. Et maintenant, apparaît la question : quand, par exemple, par la division du travail, qui se poursuit dans la circulation, dans la rotation des produits, quand donc par cette division du travail entrée dans la rotation des produits, les produits de tailleur ont une certaine valeur, les produits qu'il produit pour lui-même ont-ils alors une valeur d'économie de peuple égale, ou sont-ils peut-être meilleur marché ou plus chers ? C'est la question la plus significative. Lorsqu'il se confectionne lui-même ses vêtements, alors reste de côté



qu'ils rentrent dans la circulation des produits. Ce qu'il produit pour lui-même ne prend pas part à la baisse des prix qui sera provoquée par la division du travail, est donc plus cher. Aussi quand il ne paie rien pour cela, c'est plus cher. C'est simplement plus cher pour la raison qu'il est transposé dans l'impossibilité, pour ce qu'il utilise lui-même, d'utiliser seulement autant de travail qu'il a besoin pour ce qui passe alors dans la circulation, vis-à-vis de la valeur. Maintenant, il est peut-être nécessaire d'y réfléchir un peu plus exactement, mais la chose est déjà ainsi. C'est ainsi que tout ce qui sert à l'autoproduction, parce que cela n'entre pas dans la circulation qui repose à la base de la division du travail, est plus cher que ce qui entre dans la division du travail. Ainsi donc, si la division du travail est pensée dans son extrême, on devrait dire : si le tailleur devait seulement travailler pour d'autres humains, alors il obtiendrait les prix des produits de son travail qui devraient en fait être obtenus. Et il devrait de son côté acheter ses vêtements chez un autre tailleur, respectivement il devrait se les procurer de la même façon qu'on se les procure sinon, il devrait se les acheter là où des vêtements sont/seront vendus. Mais si vous voyez sur tout cela, vous devrez vous dire : la division du travail tend à ce qu'absolument plus personne ne travaille pour soi-même ; mais de ce qu'il élabore, tout doit passer aux autres. Ce dont il a besoin doit à nouveau lui revenir de la société. Vous pourriez donc objecter éventuellement : oui, un costume pour le tailleur, s'il l'achète à l'autre tailleur, devrait en fait coûter autant que s'il le fait lui-même, car l'autre ne le rendra pas plus cher ou moins cher. Si tel était le cas, il n'y aurait pas de division du travail, du moins pas de division complète du travail, pour la simple raison que, pour ce produit d'habillement, la plus grande concentration des façons de travailler ne pourrait pas être obtenue par la division du travail. Il n'est donc pas possible que, quand intervient la division du travail, la division du travail ne déborde pas dans la circulation, de sorte qu'il n'est pas possible pour un tailleur d'acheter chez un autre, mais qu'il doit acheter chez le marchand. Mais cela produit une valeur complètement différente. S'il fait son propre costume, il achètera le costume chez lui-même ; s'il l'achète, il l'achètera au marchand. Cela fait la différence. Et si la division du travail en pendant à la circulation rend meilleur marché, ainsi son costume lui revient meilleur marché chez le marchand qu'il ne peut le faire chez lui-même. Si nous voulons d'abord voir cela comme quelque chose qui nous mène à la forme de la théorie d'économie de peuple, nous devons donc regarder encore une fois tous les faits. Mais c'est maintenant absolument ainsi que nous envisageons immédiatement que plus la division du travail avance, plus doit venir que l'un travaille toujours pour l'autre, travaille pour la société indéterminée, jamais pour soi. Mais avec d'autres mots, cela signifie : en ce que la division moderne du travail est montée, l'économie de peuple est, en rapport à gérer l'activité économique, rendue attentive à éradiquer l'égoïsme avec souche et tige. S'il vous plaît, ne me comprenez pas éthiquement, mais purement économiquement ! Économiquement, l'égoïsme est impossible. On ne peut plus rien faire pour soi d'autant plus la division du travail progresse, mais on doit tout faire pour les autres. Pris au fond, par les circonstances extérieures, l'altruisme est apparu comme une exigence plus vite dans le domaine économique qu'il a été compris dans le domaine religieux-éthique. Pour cela, il y a un fait historique que l'on peut facilement saisir. Le mot égoïsme, vous le trouverez plutôt ancien, quand aussi peut-être pas dans le rude sens actuel, mais vous le trouverez plutôt ancien. Au contraire, le mot altruisme, le



penser aux autres, est en fait à peine centenaire, a été inventé en premier très tard comme un mot, et nous pouvons donc en dire - nous ne voulons pas nous appuyer trop fortement sur cette externalité, mais une considération historique le montrerait - : la considération éthique n'avait en aucun cas atteint une pleine reconnaissance de l'altruisme, qu'il existait déjà une reconnaissance économique de l'altruisme par la division du travail. - Et si nous considérons maintenant cette exigence d'altruisme comme une exigence d'économie de peuple, alors nous avons, j'aimerais dire, ce qui en découle immédiatement : Nous devons trouver le chemin dans la gestion moderne d'économie de peuple, tel qu'aucun être humain n'a à se soucier de lui-même, mais seulement des autres, et de comment se soucier au mieux de chaque individu de cette manière. Cela pourrait être pris comme un idéalisme, mais je vous rends encore une fois attentif sur ce que, dans cette conférence, je ne parle ni idéalistement ou ni éthiquement, mais selon l'économie de peuple. Et ce que j'ai dit maintenant est simplement pensé d'économie de peuple. Pas un dieu, pas une loi morale, pas un instinct n'exige dans la vie économique moderne l'altruisme dans le travail, dans la production des biens, mais simplement la division moderne du travail. C'est donc une catégorie entièrement d'économie de peuple/économico-politique qui l'exige. C'est à peu près ce que je voulais décrire dans cet essai à l'époque : que notre économie de peuple exige plus de nous que ce que nous sommes capables de fournir sur le plan éthique-religieux ces derniers temps. Beaucoup de luttes reposent sur cela. Étudiez une fois la sociologie du présent. Vous trouverez que les luttes sociales sont en grande partie à reconduire sur ce que, lorsque l'économie s'est étendue à l'économie mondiale, la nécessité d'être altruiste, de mettre en place/d'aménager les différents états de faits sociaux de manière altruiste est de plus en plus survenue pendant que les humains n'avaient pas encore du tout compris dans leur pensée comment sortir de l'égoïsme, et ont à cause de cela toujours pataugé de manière égoïste dans ce qui était en fait là comme une exigence. Nous en venons maintenant à toute la signification de ce que je viens de dire, quand nous n'étudions pas seulement, j'aimerais dire, le fait plat tel qu'il repose là, mais le fait caché, masqué. Ce fait caché, masqué est qu'à cause de la divergence de la mentalité humaine des temps modernes entre l'exigence de l'économie de peuple et la capacité/le pouvoir faire religieux-éthique est pratiquement dedans une grande partie de l'économie de peuple que les humains se subviennent à eux-mêmes, que donc notre économie de peuple contredit elle-même ce qui est réellement sa propre exigence de la division du travail. Il ne s'agit pas des quelques personnes autosuffisantes qui suivent l'exemple de ce tailleur que j'ai mentionné. Nous reconnâtrons un tailleur qui fait ses propres costumes comme quelqu'un qui mêle dans la division du travail, ce qui n'a rien à y faire. Mais c'est visible. Et est masqué à l'intérieur de l'économie moderne de peuple donc que, où l'humain ne fabrique certes absolument pas pour soi ses produits, mais n'a, pris au fond rien à faire de particulier avec la valeur ou le prix de ces produits, mais, vu du processus d'économie de peuple dans lequel les produits se tiennent, purement ce qu'il peut fournir par son travail manuel, comme valeur à apporter dans l'économie de peuple. Pris au fond, chaque salarié au sens ordinaire du terme est encore aujourd'hui une personne autosuffisante/un produisant pour soi. Il est celui qui donne autant qu'il veut acquérir, qui ne peut pas donner autant à l'organisme social qu'il est en situation de donner, parce qu'il veut seulement donner autant qu'il veut acquérir. Car l'autosuffisance/



s'autosuffire signifie travailler pour l'acquisition ; travailler pour les autres signifie travailler à partir de la nécessité sociale. Pour autant que la division du travail a déjà vu ses exigences remplies dans les temps récents, l'altruisme est disponible dans le fait : travailler pour les autres ; mais dans la mesure où cette exigence n'est pas remplie, le vieil égoïsme sera disponible, qui repose simplement sur ce que l'humain doit se fournir lui-même. Égoïsme d'économie de peuple ! On ne s'en rend généralement pas compte dans le cas du salarié ordinaire parce qu'on ne réfléchit même pas sur pourquoi des valeurs seront échangées ici en fait. Ce que produit le salarié ordinaire n'a donc rien à voir avec la rémunération/le paiement de son travail, rien à voir avec cela. Le paiement, la valorisation/l'évaluation/l'estimation du travail part de facteurs complètement différents, de sorte qu'il travaille pour l'acquisition, pour l'autosuffisance. C'est caché, masqué, mais c'est le cas. Ainsi nous apparaît une des premières, des plus importantes questions d'économie de peuple : comment amenons-nous le travail sur acquisition hors du processus d'économie de peuple ? Comment plaçons-nous ceux qui, aujourd'hui encore, sont de purs acquéreurs dans le processus d'économie de peuple de telle sorte qu'ils ne soient pas des acquéreurs/acquéreur, mais des travailleurs/travaillant à partir de la nécessité sociale ? Devons-nous cela ? Sûrement ! Parce que si nous ne le faisons pas, nous n'obtiendrons jamais de prix vrais, mais des prix faux. Nous devons réussir à extraire des prix et des valeurs qui ne sont pas dépendants des humains, mais du processus d'économie de peuple qui résultent/se donnent de la fluctuation des valeurs. La question cardinale est la question du prix.

19220727 – ga340 – p. 51-52 - Dornach

Hier, j'ai choisi un exemple quelque peu flagrant, aimerais-je dire, de la vie d'économie de peuple pour illustrer quelque chose à ce sujet. Et il semble que cet exemple quelque peu draconien ait cassé la tête à l'un ou l'autre. C'est l'exemple du tailleur qui travaille moins bon marché pour lui-même lorsqu'il élabore son propre costume - lorsqu'il l'élabore le costume pour lui-même -, que lorsqu'il achète son propre costume justement aussi chez un marchand alors qu'il fabrique sinon des costumes pour les autres. Maintenant, c'est donc terriblement facile, évidemment, de ne pas se débrouiller avec cet exemple draconien ; car il est tout à fait naturel que lorsqu'on calcule ainsi, on dise : Oui, le marchand achète le costume au tailleur moins cher qu'il ne le vend, puisqu'il doit quand même en tirer profit ; en conséquence le tailleur doit donc évidemment payer plus pour son costume, quand il l'achète afin de payer le profit du marchand qu'il ne se tient chez lui-même. Cela repose ainsi sur le plat de la main de faire cette objection qu'elle doit donc venir ; néanmoins, j'ai tout de suite choisi cet exemple draconien pour illustrer comment on a besoin de ne pas penser selon l'économie domestique par rapport à l'économie de peuple actuelle, mais justement selon l'économie de peuple - comme on a besoin de compter sur ce qui apparaît par la division du travail.

Il ne s'agit donc pas que le tailleur, disons, immédiatement après qu'il ait fini son costume, maintenant, comparé au fait que quand il a vendu ce costume à un marchand



et en a alors racheté un autre en retour, qu'il a perdu là quelque chose ; mais il s'agit, si, quand le tailleur maintenant après un temps, après un quelque temps, disons x, fait sa facture, si maintenant, quand il s'est fait le propre costume, quand il s'est fait le costume pour soi-même, s'il est maintenant mieux à cela ou s'il est mieux à cela, quand il a omis/s'est dispensé de faire ce costume pour soi-même.

Quand notamment la division du travail fonctionne, alors elle rend les produits bon marché de la manière correcte; ils deviennent bon marché par la division du travail, bon marché justement dans l'ensemble du contexte/pendant d'économie de peuple. Et quand l'on travaille alors contre la division du travail, ainsi on exerce une pression sur les prix des produits correspondants. Mais la pression sur les prix agit en retour sur le processus d'économie de peuple. Avec d'autres mots, le tailleur s'en tirera meilleur marché avec le costume particulier/unique ; mais pour un tout petit poste d'abord - mais si beaucoup de tailleurs le font, ça se multiplie -, il exercera dans un certain sens une pression sur le prix des vêtements. Ils deviennent meilleur marché. Alors il devra aussi donner les autres meilleur marché. Et il s'agit alors seulement du temps après lequel il peut regarder dans le bilan combien il a encaissé moins pour les autres vêtements que ce qu'il aurait encaissé s'il n'avait pas pressé le prix.

Il ne s'agit pas de mélanger un peu la pensée d'économie ménagère dans la chose. Je n'ai aussi pas pensé que le tailleur n'aurait pas le droit ou ne pourrait avoir le goût de fabriquer son propre costume lui-même, mais il ne devrait seulement pas penser qu'il s'en sortirait meilleur marché par là, mais il lui reviendra plus cher. Il lui reviendra à se tenir plus cher dans son bilan d'ensemble après un certain temps. Cela fait toutefois moins de différence pour un cas aussi draconien, parce que la différence par laquelle le prix est pressé apparaît en premier au bout d'un très long temps. Il doit faire beaucoup d'autres costumes afin de rendre efficace le petit ratio de dépréciation. Mais à l'intérieur, il sera une fois dans son bilan d'ensemble. C'est ce qui devrait vous montrer que nous n'avons pas la permission de penser si terriblement près quand on est confrontés à un processus d'économie de peuple qui consiste maintenant en un nombre incalculable de facteurs interdépendants, de sorte que le phénomène individuel/particulier est causé par un nombre incalculable de facteurs interdépendants.

19220727 – ga340 – p. 65-66 - Dornach

Hier, j'ai choisi un exemple quelque peu flagrant, aimerais-je dire, de la vie d'économie de peuple pour illustrer quelque chose à ce sujet. Et il semble que cet exemple quelque peu draconien ait cassé la tête à l'un ou l'autre. C'est l'exemple du tailleur qui travaille moins bon marché pour lui-même lorsqu'il élabore son propre costume - lorsqu'il l'élabore le costume pour lui-même -, que lorsqu'il achète son propre costume justement aussi chez un marchand alors qu'il fabrique sinon des costumes pour les autres. Maintenant, c'est donc terriblement facile, évidemment, de ne pas se débrouiller avec cet exemple draconien ; car il est tout à fait naturel que lorsqu'on calcule ainsi, on dise : Oui, le marchand achète le costume au tailleur moins cher qu'il ne le vend, puisqu'il doit quand même en tirer profit ; en conséquence le tailleur doit donc évidemment payer plus pour son costume, quand il l'achète afin de payer le



profit du marchand qu'il ne se tient chez lui-même. Cela repose ainsi sur le plat de la main de faire cette objection qu'elle doit donc venir ; néanmoins, j'ai tout de suite choisi cet exemple draconien pour illustrer comment on a besoin de ne pas penser selon l'économie domestique par rapport à l'économie de peuple actuelle, mais justement selon l'économie de peuple - comme on a besoin de compter sur ce qui apparaît par la division du travail. Il ne s'agit donc pas que le tailleur, disons, immédiatement après qu'il ait fini son costume, maintenant, comparé au fait que quand il a vendu ce costume à un marchand et en a alors racheté un autre en retour, qu'il a perdu là quelque chose ; mais il s'agit, si, quand le tailleur maintenant après un temps, après un quelque temps, disons x, fait sa facture, si maintenant, quand il s'est fait le propre costume, quand il s'est fait le costume pour soi-même, s'il est maintenant mieux à cela ou s'il est mieux à cela, quand il a omis/s'est dispensé de faire ce costume pour soi-même. Quand notamment la division du travail fonctionne, alors elle rend les produits bon marché de la manière correcte; ils deviennent bon marché par la division du travail, bon marché justement dans l'ensemble du contexte/pendant d'économie de peuple. Et quand l'on travaille alors contre la division du travail, ainsi on exerce une pression sur les prix des produits correspondants. Mais la pression sur les prix agit en retour sur le processus d'économie de peuple. Avec d'autres mots, le tailleur s'en tirera meilleur marché avec le costume particulier/unique ; mais pour un tout petit poste d'abord - mais si beaucoup de tailleurs le font, ça se multiplie -, il exercera dans un certain sens une pression sur le prix des vêtements. Ils deviennent meilleur marché. Alors il devra aussi donner les autres meilleur marché. Et il s'agit alors seulement du temps après lequel il peut regarder dans le bilan combien il a encaissé moins pour les autres vêtements que ce qu'il aurait encaissé s'il n'avait pas pressé le prix. Il ne s'agit pas de mélanger un peu la pensée d'économie ménagère dans la chose. Je n'ai aussi pas pensé que le tailleur n'aurait pas le droit ou ne pourrait avoir le goût de fabriquer son propre costume lui-même, mais il ne devrait seulement pas penser qu'il s'en sortirait meilleur marché par là, mais il lui reviendra plus cher. Il lui reviendra à se tenir plus cher dans son bilan d'ensemble après un certain temps. Cela fait toutefois moins de différence pour un cas aussi draconien, parce que la différence par laquelle le prix est pressé apparaît en premier au bout d'un très long temps. Il doit faire beaucoup d'autres costumes afin de rendre efficace le petit ratio de dépréciation. Mais à l'intérieur, il sera une fois dans son bilan d'ensemble. C'est ce qui devrait vous montrer que nous n'avons pas la permission de penser si terriblement près quand on est confrontés à un processus d'économie de peuple qui consiste maintenant en un nombre incalculable de facteurs interdépendants, de sorte que le phénomène individuel/particulier est causé par un nombre incalculable de facteurs interdépendants.

19220802 – ga341 – p. 43-45 - Dornach

Question concernant l'exemple de tailleur. Rudolf Steiner : La tromperie vient seulement du fait que le quota qui se forme par un seul costume est extraordinairement petit et qu'il faudrait donc beaucoup de temps pour que ce petit quota soit si visible dans le bilan du tailleur qu'il le ressentirait effectivement comme une perte. La chose repose sur ce que la division du travail réduit de facto le prix des produits.



Lorsque l'on travaille pour une communauté sous l'influence de la division du travail, les produits que l'on fabrique nous reviennent moins cher que si l'on travaillait pour soi-même. C'est justement en cela que la division du travail rend vraiment moins cher. Si on la rompt à un certain point, alors on rend plus cher l'article que l'on s'est préparé soi-même. Bien sûr, une seule quote-part pour un seul costume qu'un tailleur confectionne pour lui-même ne ferait pas une grande différence. En revanche, si tous les tailleurs le faisaient, cela se remarquerait. Si la division du travail se poursuit, aucun humain ne préparera quoi que ce soit lui-même, tout au plus dans l'agriculture. Si un tailleur se confectionne effectivement un costume et qu'il veuille établir un bilan tout à fait correct pour lui-même, il devrait tout simplement inscrire dans ce bilan son propre costume à un prix supérieur à celui du marché. Il doit donc inscrire ses dépenses à un niveau plus élevé que le prix du marché. Il n'est pas si important de décider dans le cas particulier s'il achète effectivement le costume. C'est naturellement la condition préalable évidente que ce ne sont pas à d'autres tailleurs que les vêtements achetés, **mais** à des commerçants. Le prix qu'un costume a chez un commerçant est moins élevé - sinon la division entre production et commerce n'aurait aucun sens - que le prix qu'il pourrait avoir si les tailleurs concernés travaillaient sans commerçants. Le tailleur doit donc fixer un prix légèrement plus élevé s'il travaille sans commerce, parce que le commerçant le met simplement sur le marché à un prix inférieur à celui que les tailleurs réalisent eux-mêmes. Vous pouvez tout au plus faire encore l'objection - qui serait sous circonstances justifiées - de dire que le prix essentiellement plus bas des marchandises vendues sans le commerçant réside dans le fait que le tailleur, s'il doit aller chercher les marchandises chez le commerçant, doit alors compter ses déplacements. Vous constateriez alors qu'en intégrant le commerce, ces trajets deviennent effectivement moins chers. Par simple comparaison des prix des producteurs et des commerçants, vous ne pourrez naturellement jamais en trouver si le costume est plus ou moins cher.

Question : Le prix d'un costume devrait exercer une pression sur les prix des autres costumes. Pourquoi les autres costumes seraient-ils plus chers ? Rudolf Steiner : Il exerce une pression sur les prix en retirant un costume de la somme de tous les costumes dont les commerçants font le commerce, en retirant aux commerçants la possibilité de faire un profit pour ce costume, de sorte qu'ils doivent exiger un plus grand profit pour les autres costumes. Ce que les commerçants exigent comme profit plus élevé entraîne une augmentation des prix pour les commerçants, mais pour le tailleur, cela signifie une pression sur les prix.

Question : La question est maintenant si cette pression sur les prix détermine moins à l'augmentation de prix que lui apporte le chemin du commerce. Rudolf Steiner : Vous ne le trouverez nulle part. Essayez une fois de résoudre le problème. C'est une tâche qui peut être posée directement ainsi : jusqu'où le commerce a-t-il un effet de réduction des prix par rapport à la vente en propre ? Ce problème, posé directement comme devoir de thèse, serait important. Vous verriez : si cinquante tailleurs font des



trajets et doivent se les facturer, cela coûte effectivement plus cher que si les commerçants font les trajets.

Objection : Vous dites du costume que le tailleur retient pour lui : s'il passe par le commerce, intervient une réduction de prix. Or, dans le cas du costume qu'il garde pour lui, toute la dépense du commerce à faire circuler est épargnée.

Rudolf Steiner : Cela aurait une importance si ce n'était pas le commerce qui réduisait les prix. Mais comme c'est le commerce qui réduit le prix, cela ne fait rien qu'il garde le costume à la maison. Remarque : Disons que le prix de fabrication est de cent marks. Maintenant, le commerce s'y ajoute et le costume arrive ainsi à cent vingt marks. Par le marchand il est pressé vers le bas à cent dix. Mais si le tailleur ne met pas du tout son propre costume en circulation, alors il épargne aussi les dix marks.

Rudolf Steiner : Mais dans ce cas, vous devez considérer comme quelque chose de tout à fait réel économiquement l'ensemble du bilan qui résulte des commerçants et des tailleurs ensemble. Vous devriez examiner comment ce poste individuel se présente dans le bilan global. On ne peut pas le trouver en comparant purement les postes particuliers du bilan. On doit l'avoir dans l'aspect global. Alors vous verriez que, parce que la division économique du travail signifie une fructification du travail, je nuis, si je reviens à un état antérieur d'un travail économiquement parfaitement partagé, avec les autres à moi-même. On est tellement lié à eux qu'en revenant à un stade antérieur, on se nuit aussi à soi-même. La tromperie/méprise vient de ce qu'il est difficile de tenir le quota terriblement petit. Mais il me suffit d'établir la progression : Si vous pensez que tous les tailleurs font leurs propres costumes et qu'ils forment maintenant une association, ce qui devrait être inscrit différemment dans le bilan comme poste commun signifierait déjà quelque chose.

Remarque : Dans l'industrie de la confection, cela devient déjà plus évident. Rudolf Steiner : C'est certainement ainsi. Il est alors naturel d'examiner quelles en sont les causes. Ce sera un poste terriblement petit s'il ne s'agit que de la division du travail entre les producteurs et le commerçant. En revanche, le poste devient déjà très, très important s'il s'agit d'une autre division du travail, si le tailleur ne fabrique plus du tout de costumes entiers, mais seulement des parties de costumes. Dans ce cas, s'il veut fabriquer son propre costume, il devra payer beaucoup plus cher que s'il l'achète n'importe où. Je l'ai dit, c'est un exemple radical qui n'a qu'une signification de principe. Mais ce qui ressort fortement plus tard lors de la poursuite de la division du travail est déjà valable au point de départ de la division du travail.

19220802 – ga341 – p. 48 - Dornach

Question : les tailleurs font baisser le prix de leur production lorsqu'ils s'approvisionnent eux-mêmes par division du travail. Est-ce que cela vaut aussi pour un bouton ou



un autre produit partiel ? Rudolf Steiner : Quand j'étais enfant, j'ai vécu dans un village où il y avait un cordonnier - il s'appelait Binder. Celui-ci déclinait tout trafic qu'il n'assurait pas lui-même entre lui et ses clients. Il m'apportait lui-même, à moi, à mon père, à ma mère, chaque paire de bottes qu'il fabriquait. De quoi se compose donc chaque paire de bottes ? En l'occurrence, elle se compose des tubes - elles avaient des tubes longs comme ça -, de ce qui se trouve en haut, de la partie du cou-de-pied, de la semelle et de la marche du cordonnier, qu'il devait effectuer jusqu'à nous. Cela en fait partie. Il est tout à fait égal si vous parlez des tubes, des semelles ou de cette marche. La division du travail s'est d'abord produite par la suppression de la partie que constituait la marche. C'est justement chez le tailleur que c'est le plus radical, parce qu'on ne voit pas si facilement tout ce qui en fait partie. Quand j'avais mis les bottes, je savais que je marchais sur le chemin que le cordonnier avait fait !

19220822 – ga305 – p .194-196 - Oxford

Le tailleur, la maxime de Kant et de biens d'autres....

Mesdames et Messieurs, cet impératif catégorique qui dit : "Agis de telle sorte que la maxime de ton action puisse s'appliquer à tout humain". - Il n'est pas possible de l'appliquer dans la vie concrète, car on ne peut pas dire à quelqu'un : Demande au tailleur de te faire une veste qui puisse convenir à tout le monde. Mais c'est selon ce modèle, qui est en fait le modèle logique, que l'ancienne pensée juridico-étatique a été façonnée. Elle atteint son point culminant dans la pensée marxiste-sociale. Et l'on voit ainsi comment est d'abord réalisé, concrétisé, ce qui a été observé par Marx d'une manière scientifique, en ce qu'il a exercé la pensée allemande sur l'existence économique anglaise. Maintenant, cela est ramené en Europe centrale. C'est là qu'il s'exprime dans les impulsions de volonté des humains. Et ensuite, c'est encore porté tout à fait à l'Est. En Orient, on a même préparé cette superposition de l'abstrait pur sur les conditions humaines concrètes. Car à l'Est, nous voyons comment Marx a déjà été précédé par Pierre le Grand. Pierre le Grand a déjà fait entrer l'Occident dans la vie russe, alors que la Russie porte dans son âme un caractère souvent oriental et que les humains ont encore fortement la théocratie dans le corps, il a fait entrer le juridique et l'étatique et a placé Pétersbourg plus à l'Ouest, à côté de Moscou. On ne comprenait pas qu'il s'agissait de deux mondes, que Saint-Pétersbourg était l'Europe et Moscou la Russie, où la théocratie orientale dans sa pureté s'immisçait encore profondément. Si bien que lorsque Soloviev a formé une philosophie, elle n'a naturellement pas ressemblé à la philosophie dialectique et scientifique de Herbert Spencer, mais elle est devenue théosophique. Mais Soloviev, c'est Moscou. Soloviev n'est pas Saint-Pétersbourg. Je ne pense pas non plus que ce soit la seule façon de séparer géographiquement les choses en Russie. Dostoïevski a beau être enchaîné à Moscou, Dostoïevski, même s'il va très loin à l'est, c'est Pétersbourg. Et les expériences en Russie se déroulent entre Pétersbourg et Moscou. Moscou, c'est l'Asie, vue sous l'angle théocratique, aujourd'hui encore ; Pétersbourg, c'est l'Europe. Et à Saint-Pétersbourg, on préparait déjà, d'une manière étatique et juridique, ce que le léninisme a ensuite complètement abîmé en Russie, où quelque chose de si étranger à l'essence russe a été imposé comme la conséquence ultime de l'essence de l'Europe occidentale, com-



me quelque chose d'abstrait, de si étranger qu'on peut dire : On aurait tout aussi bien pu faire ce que Lénine a fait en Russie sur la Lune ou ailleurs. Il n'était pas du tout question que ce soit la Russie, où Lénine voulait justement régner.

19220829 – ga305 – p. 236 - Oxford

On peut calculer que la veste que le tailleur fabrique pour lui-même est moins chère. Mais ce n'est qu'un leurre.

C'est quelque chose que la technologie a déjà atteint. Seulement, nous n'avons pas encore suivi avec notre morale. Techniquement, dans l'ordre social actuel, on ne peut rien faire pour soi, pas même une veste. Même si l'on se fait soi-même une veste, elle a un prix tel qu'elle aurait si elle était faite par quelqu'un d'autre dans tout l'ordre social. C'est-à-dire que ce qui place la veste dans l'économie est universel, est déterminé à partir de la communauté. Ce n'est qu'un leurre de penser que la veste que le tailleur fabrique pour lui-même est moins chère. On peut le calculer avec des chiffres, cela semble plus avantageux. Mais si on le plaçait dans un bilan global, on le verrait : de même que l'on ne peut pas sortir de sa propre peau, on ne peut pas non plus, en se fabriquant soi-même un vêtement, changer ou supprimer l'économie. Même le vêtement que l'on a fabriqué pour soi-même doit être payé dans son ensemble. Le travail est ce que l'humain fait pour l'humain, il ne peut pas être classé en fonction du temps de travail qu'il faut passer à l'usine. L'évaluation du travail conduit, au sens le plus noble du terme, dans le domaine du droit, de l'ordre juridique et étatique. Le fait que le travail soit partout protégé, assuré, etc. vous montre que ce n'est pas dépassé, mais bien contemporain. Mais tout cela ne sont pas des demi, mais des quart de mesures/règles, qui peuvent alors seulement venir à validité lorsqu'une triarticulation correcte de l'organisme social sera là. Car c'est alors seulement que l'humain sera confronté à l'humain et que le travail trouvera une réglementation correcte, lorsque la dignité humaine parlera face à la dignité humaine, à partir de ce pour quoi tous les humains sont compétents. Vous direz alors : oui, il ne peut pas y avoir assez de travail si c'est de cette manière que le travail est déterminé dans un État démocratique. Oui, c'est l'un des points où le social s'intègre dans l'histoire générale, dans le développement général de l'humanité. La vie économique n'a pas la permission de déterminer le travail. Elle doit être enfermée d'une part entre la nature et d'autre part entre le travail fixé par l'État. De la même manière qu'un comité ne peut pas déterminer le nombre de jours de pluie en 1923 pour que l'on puisse gérer correctement l'année 1923, de la même manière que l'on doit accepter et compter avec ce qui est donné, avec ce que donne la nature, de la même manière, dans l'organisme économique autonome, on devra compter avec ce qui est donné, avec une quantité de travail qui résulte de l'organisme étatique, juridique et judiciaire. Je ne peux mentionner cela qu'en général, comme une caractéristique.

19221013 – ga217 – p. 169 - Stuttgart

Seuls les tailleurs peuvent coudre les boutons de pantalon... et ne verront pas leurs membres s'atrophier au profit de la tête ?



J'étais assez jeune quand j'ai rencontré à Baden, près de Vienne, le poète autrichien Hermann Rollett, qui est mort depuis longtemps. Il estimait que la bonne chose à faire était d'évoluer vers l'intellectualisme. Mais en même temps, il avait une peur incurable, parce qu'il sentait que cela ne touchait que la tête humaine. Et quand je lui ai rendu visite une fois avec Schröer, il a parlé poétiquement de son anxiété culturelle malsaine. Il a dit: "Si vous regardez les humains aujourd'hui, ils ne savent pas utiliser leurs doigts correctement, beaucoup ne savent pas écrire, ils ont des crampes, les doigts se flétrissent. Quand il s'agit de ça, même les boutons de pantalon, ils ne peuvent pas les coudre, seuls les tailleurs peuvent le faire. Et non seulement les doigts et les membres deviendront plus maladroits, mais ils deviendront plus petits, ils se déperiront, mais les têtes deviendront de plus en plus grandes. - C'est comme ça qu'il a raconté son rêve de poète, puis il a dit qu'un jour viendrait où seules les boules de têtes rouleraient sur la terre.

19230216 – ga259 – p. 117 - Dornach

Société anthroposophique et anthroposophie, une question de tailleur !

Dans les premières étapes du développement anthroposophique, aucune pensée n'a été faite sur la façon dont plus tard, sous l'influence d'un Goetheanum et d'autres choses, les humains prendront part dans les environs les plus larges à l'anthroposophie, dans le sens de l'opposition et dans le sens de l'adhésion. La société doit grandir avec la croissance de l'anthroposophie. Et ainsi est le prochain problème, qui à la fin février à Stuttgart doit occuper les esprits de la société anthroposophique - pardonnez, mes chers amis, si je l'exprime de façon imagée - le prochain problème est un problème de tailleur. C'est le problème qui est soulevé par ce que l'anthroposophie est aujourd'hui quelque chose vis-à-vis de quoi la société anthroposophique présente des vêtements d'où l'anthroposophie a grandi. Les manches de la veste ne vont pas jusqu'aux mains, pas même jusqu'aux coudes, des vêtements des jambes n'en parlons pas. Maintenant le problème de tailleur doit vraiment être résolu avec l'utilisation de tous les esprits: Comment faites-vous de la société anthroposophique les vêtements corrects de l'anthroposophie ? Ce sera le gros problème pour Stuttgart fin février. Et c'est souligné dans quelques passages de l'appel qui est maintenant envoyé.

19230822 – ga227 – p. 111-112 - Penmaenmawr

Le tailleur et ses vies

Considérons l'exemple de manière plus concrète. Sous la forme que j'ai décrite, avec des variations d'une manière ou d'une autre, cela se produit dans la vie onirique de chaque humain. Considérons cela concrètement. Disons qu'un tailleur a rêvé, bien qu'il ne soit qu'un tout petit tailleur pour des gens de la petite bourgeoisie, qu'il avait fait une veste d'État pour un ministre. Il se sent déjà tout à fait à l'aise dans la confection de cette veste d'État, qui doit déjà être là. Mais aussitôt après, le rêve se transforme en une humeur où il cherche partout cette veste, alors qu'il doit la livrer au ministre, et il ne peut la trouver nulle part. Vous avez ici un rêve qui se déroule entière-



ment sous des formes que la personne concernée ne peut certes pas réaliser dans la vie, mais qu'elle peut encore très bien se représenter, notamment sous forme de souhait, dans la vie qu'elle mène justement sur Terre. Il ne peut pas réaliser la chose, car il n'est qu'un petit tailleur pour les petits bourgeois, et on ne peut pas lui commander la veste. Mais parfois, le désir de confectionner une telle tunique d'État a peut-être traversé ses rêves audacieux. Peut-être n'en est-il pas capable, mais cela devient le souhait de ses rêves éveillés. Mais qu'est-ce qui le sous-tend ? Il y a effectivement une réalité à la base. Lorsque l'humain est endormi avec son je et son corps astral en dehors du corps physique et du corps éthérique, il se trouve dans l'entité qui passe par les vies terrestres répétées. Ce qui agit intérieurement, ce qui est en fait actif intérieurement, d'abord dans son propre être, pendant que l'humain dort, c'est le je et le corps astral : Il n'a pas besoin d'avoir dans ses expériences le simple souvenir de la vie terrestre qu'il vient de vivre, mais il peut avoir des souvenirs d'autres vies terrestres. Et je ne vous raconte pas quelque chose d'hypothétique, mais quelque chose qui provient tout à fait du domaine de la réalité dont je parle. Il se peut donc que la personne concernée ait participé une fois - disons à l'époque romaine ancienne, dans une vie terrestre antérieure - à la confection d'une toge particulièrement imposante. Il n'est pas nécessaire qu'il ait été tailleur, mais il peut avoir été le serviteur ou peut-être même l'ami d'un homme d'État romain. C'est peut-être justement parce qu'il avait un désir si vif de présenter son maître au monde de la manière la plus digne possible que son destin l'a amené à exercer sa profession dans cette incarnation. Car pour la vie humaine dans son ensemble, les désirs et les pensées sont justement d'une importance extraordinaire. Et c'est ainsi que le souvenir de ce qui a été vécu de cette manière dans une vie terrestre antérieure peut traverser l'âme et l'esprit de l'humain, le je et le corps astral. Puis, le matin, lorsque l'humain s'immerge, comme je l'ai esquissé hier, avec son je et son corps astral dans le corps éthérique et le corps physique, cette âme qui vient d'être plongée dans le souvenir de la beauté de la toge d'État, s'immerge maintenant dans les représentations que le fabricant de vêtements concerné peut avoir dans la vie terrestre actuelle ; elles se trouvent dans son corps éthérique. C'est là que s'accumule ce qui vient d'être vécu comme se rapportant à l'ancienne époque romaine, et qui s'accumule. Cela doit entrer dans les représentations qu'il peut avoir de jour. Mais de jour, il n'a de représentations que celles qui consistent à fabriquer des vêtements pour les petits bourgeois. Or, l'âme, lorsqu'elle est immergée, ne peut que très difficilement transposer ce qu'elle vient de ressentir dans la belle toge d'État ; elle ne peut que difficilement se le représenter dans les terribles vêtements que le fabricant de vêtements doit fabriquer. C'est alors que, lors du passage, lors de l'engorgement, elle se transforme de la représentation de la toge à la veste ministérielle actuelle, et ce n'est que plus tard, lorsque la personne concernée est complètement immergée dans son corps éthérique et physique, que ce qu'elle doit maintenant représenter efface ce qu'elle a vécu juste avant de se réveiller. C'est ainsi que nous avons toute notre vie humaine entre l'endormissement et le réveil. En notre for intérieur, nous devons nous opposer avec notre vie humaine totale à ce que nous pouvons imaginer dans cette vie terrestre, à ce que nous pouvons penser selon nos expériences, et nous obtenons ainsi les formes extraordinaires du rêve. C'est pourquoi il est si difficile de distinguer le contenu d'un rêve, qui peut être une illusion complète, de la véritable réalité qui se cache toujours derrière. La vraie réalité



peut être tout autre chose. Mais celui qui s'habitue peu à peu à comprendre tout l'enchaînement des événements de la vie onirique s'aperçoit que, dans le rêve, il faut moins tenir compte de ce qui est présenté à l'âme sous forme d'images magiques, car ces images sont formées par le corps éthérique qui est resté au lit et qui porte en lui les pensées et les représentations. On n'a pas ces représentations dans son être intérieur proprement dit pendant le sommeil. Il faut distinguer ce contenu des représentations de quelque chose d'autre, et je voudrais appeler cette autre chose le déroulement dramatique du rêve. Il faut s'habituer peu à peu à prêter attention au déroulement dramatique du rêve de telle sorte que l'on se demande : ce rêve se déroule-t-il de telle manière que, si les faits en question étaient vécus dans la vie quotidienne, il procurerait une joie immense ? A-t-on également vécu cette joie, cette libération en rêve, ou navigue-t-on en rêve vers une catastrophe ? Passe-t-on d'une certaine exposition, où les choses peuvent se présenter, puis s'enchevêtrer, et ensuite une chute, à une catastrophe quelconque ? Ces questions devraient être prises en considération en premier lieu lorsque la vie onirique entre en ligne de compte, c'est-à-dire non pas le contenu mental, mais les événements dramatiques.

19240724 – ga310 – p. 145-146 - Arnheim

Médecin et enseignant, les deux « tailleurs » d'une seule et même veste.

On comprendra alors ce que l'on a voulu dire une fois, quand on a considéré l'éducation comme une guérison et que cela était lié à la signification mondiale de l'être humain. On s'était imaginé que l'humain, en naissant dans l'existence terrestre, se trouvait en fait à un niveau inférieur à celui des humains, et qu'il devait d'abord être éduqué vers en haut, guéri vers en haut à l'humain. Eduquer, c'était guérir, c'était même une partie de l'activité médicale, de l'activité hygiénique. Aujourd'hui, tout est séparé. On voudrait mettre le médecin scolaire à côté de l'enseignant, séparé de l'extérieur. Mais les choses ne vont pas. Mettre le médecin scolaire à côté de l'enseignant, c'est à peu près chercher des tailleurs qui vous cousent le côté gauche de la veste et d'autres qui vous cousent le côté droit de la veste ; on ne sait pas qui coud ensuite les deux parties séparées. Et de même, si l'on prend les mesures de l'enseignant sans aucune formation médicale - le côté droit de la veste -, puis les mesures du médecin sans aucune formation pédagogique - le côté gauche de la veste - : on ne sait pas qui les coud ensemble. C'est pourtant de cela qu'il s'agira : de surmonter le tailleur "gauche" et le tailleur "droit" et de retrouver le tailleur unique. Mais on ne remarque habituellement de telles impossibilités qu'aux extrémités de la vie, et non là où la vie devrait vraiment jaillir. C'est pourquoi nous avons tant de mal aujourd'hui à comprendre ce qu'il faut entendre par ce qu'est l'école Waldorf. Il ne s'agit pas d'une aspiration sectaire à sortir de la vie, mais justement de l'aspiration la plus intense à entrer dans la vie.

Non daté - Ga267 – p. 26

Dans intro Wiessberger : II . Zu den öffentlichen (exoterischen) Darstellungen der Geistesschulung



Tous tailleurs par besoin de vêtements ?

Ce serait cependant un malentendu d'en déduire que chaque humain qui s'intéresse à la science de l'esprit devrait également commencer une formation spirituelle. A ce sujet, il écrivit un jour dans une lettre personnelle: «La théosophie est nécessaire à notre époque. [...] Mais il serait malheureux que tout théosophe veuille aussi devenir un disciple occulte. Ce serait tout aussi bien que si, parce que tous les hommes ont besoin de vêtements, chacun devait devenir tailleur.»

ga031

ga097

ga054

Ga277 – p. 64

ga260a



Institut pour une tri-articulation sociale

chez François Germani
13 route de Fessenheim
F-67117 Quatzenheim
francois@triarticulation.fr
Tel. 00 33 950 263 598
www.triarticulation.fr

Institut für soziale Dreigliederung
Liegnitzer Strasse 15
D-10999 Berlin
sylvain.coiplet@dreigliederung.org
Tel. 00 49 30 - 68 07 96 89 43
www.dreigliederung.de



**Institut pour une triarticulation
de l'organisme social**
Atelier francophone

Publications sur Internet :

- Collections thématiques de passages encore inédits en français de l'œuvre de Rudolf Steiner
- Articles d'auteurs germanophones
- Inventaire des contributions en français

Autres activités sur demande :

- Orientation, conseil personnalisé de lecture sur questions spécifiques
- Introduction ou approfondissement par petits groupes en conférences téléphoniques
- Séminaires

Soumettez- nous vos projets pour de s collaborations fructueuses.

Contact :
François Germani +33 (0)950 263 598
francois@triarticulation.fr

www.triarticulation.fr

Dessin : Sylvain Coiplet

Le catalogue de nos publications en fichiers pdf imprimables à la demande :
www.triarticulation.fr/AM/

Informations diverses-
Choix de traduction-
Glossaire et lexiques -
Droits de propriétés sont dans notre LIVRET D'ACCOMPAGNEMENT téléchargeable sur :
www.triarticulation.fr/AS/Com/
La présente brochure vous est vendue au coût des frais nécessaires à la fabrication de la prochaine. Les besoins des collaborateurs travaillant aux contenus et aux prochains projets restent à financer par des dons.

Vous pouvez nous soutenir : Titulaire du compte : Institut für Dreigliederung
IBAN : DE80430609671136056200 BIC : GENODEM1GLS

Formulaire de don en ligne : www.dreigliederung.de/institut/spenden

L'Institut étant d'intérêt général à Berlin, vous pouvez déduire vos dons de l'impôt suivant les conventions en vigueur (voir/www.triarticulation.fr/Soutien.html).

Donnez nous vos coordonnées afin que nous puissions vous adresser votre reçu fiscal.

L'exemple du tailleur a été développé lors du cours d'économie et de son séminaire l'été 1922. Il reste aujourd'hui un écueil pour la pensée ordinaire. La division du travail moderne (déjà présentée en 1908 par R. Steiner, comme loi sociale principale) nécessiterait l'abolition du salariat.

C'est le sujet le moins porté par les triarticuleurs et soi-disant « anthroposophes » depuis R. Steiner.

L'opinion dominante, voit dans les conquêtes sociales autour du salariat, la sécurité de celui qui n'accède pas vraiment au « capital » (au moyen de production en réalité). Et cela commence par le sol où chacun pose pourtant les pieds quelques temps après sa naissance.

Tant et si bien, qu'un jeune ami me demandait récemment :

« L'évolution de ce ressenti de dégoût de la force de travail fait comme marchandise ne s'est-il pas désenflé depuis un siècle ?

Peut-on encore trouver une assise de ce "mouvement social moderne", ressentant comme véritablement une question de dignité humaine l'exigence de ne plus faire de la force de travail une marchandise, sur laquelle aujourd'hui s'appuyer ? »

Comme le dit S. Coiplet dans son support aux séminaires d'introduction, le « soi-disant contrat de travail » cacherait en fait que la loi devrait permettre les conditions d'un véritable « contrat de partage » des résultats de la production commune entre employeur et employé.

Je constate moi-même, que ça reste le sujet auquel les participants opposent le plus de réticences et questions.

Voici donc, par ordre historique, les passages où Steiner parle des tailleurs.

Sans forcément atteindre le profond changement de position de l'individu à la communauté que l'on devrait selon Steiner, à la « division moderne du travail », on verra quand même s'avancer un peu plus distinctement, comment s'articulent, voire se tri-articulent, pour lui, les composantes essentielles que sont capital, travail et marchandise.

Et peut être bien que ma réponse à mon jeune ami s'en trouve confirmée :

« Peut-être que le chemin pour la conscience de notre dignité individuelle dans la société se serait-il allongé entre-temps ? »

Tâchons d'en tenir compte.

